

REVUE ŒUVRES OUVERTES • N. 1

# APPARITIONS



REVUE ŒUVRES OUVERTES • N. 1

# APPARITIONS

OEUVRESOUVERTES.NET

FRANZ KAFKA  
LUCIEN SUEL  
LAURENT MARGANTIN  
ANTOINE BREA  
CLAUDINE CHAPUIS  
PIERRE CENDRIN  
NOËLLE ROLLET  
RENAUD SCHAFFHAUSER  
GRÉGORY HOSTEINS  
SERGE MARCEL ROCHE  
BERNARD SAULNIER  
SERGE BONNERY  
INGEBORG BACHMANN

**eBooktheque.com**



## Laurent Margantin | Préface

*Œuvres ouvertes*, c'est d'abord un site de littérature créé au tournant des années 2000 où ont été publiés de nombreux textes d'auteurs dont la plupart étaient eux-mêmes actifs sur le web. Site à la fois personnel et collectif, *Œuvres ouvertes* est une espèce de chantier d'écriture permanent, un work in progress à la vue de tous, avec notamment de nombreuses traductions. Les *Grains de pollen* et d'autres fragments de Novalis traduits par mes soins, mais aussi plus d'une centaine de récits de Kafka, et une édition critique en cours de ses journaux et cahiers. La littérature allemande — aussi contemporaine — y est donc amplement représentée.

Aujourd'hui, *Œuvres ouvertes* franchit un cap : revue web aux nombreuses ressources (4000 fichiers en ligne, soit plusieurs dizaines de milliers de pages imprimées), elle sera aussi une revue numérique et papier une fois l'an.

Pour ce premier numéro, un thème s'est imposé à moi : *Apparitions*. Le sommaire s'est en effet dessiné à partir d'une nouvelle traduction d'un récit de Kafka que je venais d'achever. Y surgit dès la première page un enfant fantôme avec lequel le narrateur engage aussitôt un dialogue. Comme une parabole de la littérature elle-même, épreuve intérieure au cours de laquelle des personnages, des lieux, des situations hantent littéralement celui ou celle qui écrit, jusqu'à le transformer. Kafka déclarait devant des amis, à propos de l'écriture de la *Métamorphose* : « Ce fut une chose horrible », comme s'il s'était agi d'un événement qu'il avait réellement vécu et qui l'avait marqué en profondeur.

On pourra donc lire ici des auteurs qui, pour la plupart, laissent surgir sur le web leurs propres apparitions (pas forcément spectrales !). Qu'ils soient ici vivement remerciés d'avoir accepté de participer à cette aventure d'*Œuvres ouvertes*.



## Franz Kafka | L'enfant fantôme



### À propos de l'auteur

*Franz Kafka est un écrivain de langue allemande né à Prague (1883-1924). La plupart de ses « grands récits » (La Métamorphose, Le Procès, Le Château) ont été publiés de façon posthume par son ami Max Brod. Il est l'auteur de nombreux cahiers (dont ceux des Journaux) très mal connus en France.*





Alors que c'était déjà devenu insupportable – un jour de novembre, la nuit tombait – et que je courais sur le mince tapis de ma chambre comme sur un champ de courses, je me retournai effrayé par la vision de la rue éclairée et découvris un nouvel objectif dans les profondeurs de la chambre au fond du miroir, et je me mis à crier, juste pour entendre le cri qui reste sans réponse et auquel rien n'enlève la force du cri, qui s'élève donc sans contrepoids et ne peut cesser même s'il se tait, alors une porte s'ouvrit dans le mur, très rapidement, car il y avait urgence, et même les chevaux de fiacre en bas sur le pavé se cabrèrent, gorges en avant, pattes arrière écartées, comme des chevaux devenus sauvages au milieu de la bataille.

Un enfant, sous la forme d'un petit fantôme, vint du couloir totalement obscur où la lampe ne brûlait pas encore, et s'immobilisa sur la pointe des pieds, sur une lame du parquet qui se balançait imperceptiblement. Aussitôt ébloui par la lumière crépusculaire de la chambre, il voulut vite plonger son visage dans ses mains, mais il s'apaisa tout de suite lorsqu'il regarda vers la fenêtre face au montant de laquelle le halo lumineux qui montait des réverbères en bas dans la rue fut finalement recouvert par l'obscurité. Le coude contre le mur de la pièce, l'enfant se tenait bien droit devant la porte ouverte et laissait un courant d'air venu de l'extérieur caresser ses chevilles et passer le long de son cou et de ses tempes.

Je le regardais un moment, puis je lui dis « bonjour » et pris ma veste posée sur l'écran de cheminée parce que je ne voulais pas rester à moitié nu. Je laissais un moment ma bouche ouverte afin que mon agitation sorte par la bouche. J'avais de la mauvaise salive en moi, mes cils tremblaient sur mon visage, bref, il ne me manquait rien, à part cette visite, que j'attendais en fait.

L'enfant était encore au même endroit près du mur, il avait appuyé la main droite contre le mur et, les joues toutes rouges, ne se lassait pas de constater que le mur badigeonné de blanc était granuleux et se frottait les doigts.

Je dis : « C'est bien chez moi que vous vouliez venir ? Ce n'est pas une erreur ? Il est très facile de se tromper dans cette grande maison. Voici mon nom, j'habite au troisième étage dans la chambre numéro 11. Est-ce donc bien moi auquel vous vouliez rendre visite ?

— Du calme, du calme, dit l'enfant par-dessus l'épaule je ne me suis pas trompé.

— Alors entrez dans la pièce, je voudrais fermer la porte.

— Je viens de la fermer, ne vous donnez pas cette peine, surtout calmez-vous.

— Ne parlez pas de peine. Mais dans ce couloir vivent une quantité de gens, et naturellement je les connais tous ; la plupart rentrent en ce moment de leur travail ; s'ils entendent parler dans une pièce, ils s'imaginent avoir le droit d'ouvrir et de contrôler ce qui se passe. C'est comme ça que ça se passe. Ces gens ont une journée de travail derrière eux, à qui donc se soumettraient-ils alors qu'ils sont libres le temps d'une soirée ? D'ailleurs vous savez tout cela. Alors laissez-moi fermer la porte.

— Mais qu'y a-t-il donc ? Qu'avez-vous ? Pour ce qui me concerne, on peut laisser tout le monde entrer. Et encore une fois, j'ai déjà fermé la porte, croyez-vous donc que vous êtes le seul à pouvoir fermer la porte ? J'ai même fermé à clé.

— Alors c'est bien. Je ne veux rien de plus. Vous n'étiez pas obligé de fermer à clé. Et maintenant que vous êtes là, mettez-vous à votre aise. Vous êtes mon hôte. Faites-moi entièrement confiance. Mettez-vous à l'aise, n'ayez crainte. Je ne vais vous obliger ni à rester, ni à partir. Faut-il vraiment que je vous le dise ? Me connaissez-vous si mal ?

— Non, vous n'aviez vraiment pas besoin de le dire. Plus encore, vous n'auriez pas dû le dire. Je suis un enfant ; pourquoi faire autant de manières avec moi ?

— Ce n'est pas si grave. Un enfant, bien sûr. Mais vous n'êtes pas si petit. Vous êtes déjà bien grand. Si vous étiez une fille, vous ne pourriez pas rester si facilement enfermé avec moi dans une pièce. À part si je vous plaisais.

— Nous ne devons pas nous faire de souci à ce sujet. Je voulais juste dire : le fait que je vous connaisse si bien ne me protégeait pas beaucoup, cela vous dispense simplement d'avoir à me raconter des histoires. Mais malgré tout vous me faites des

compliments, arrêtez, je vous prie, oui arrêtez. En plus je ne vous connais pas si bien, surtout dans cette obscurité. Ce serait bien mieux si vous allumiez la lumière. Et puis non. Quoi qu'il en soit, je n'oublierai pas que vous m'avez déjà menacé.

— Comment ? Je vous aurais menacé ? Allons donc. Je suis si heureux que vous soyez enfin ici. Je dis "enfin" parce qu'il est déjà si tard. Je ne comprends pas pourquoi vous êtes arrivé si tard. Il est possible que le bonheur m'ait fait parler de façon désordonnée et que vous m'ayez mal compris. Je reconnais dix fois que j'ai parlé ainsi, oui je vous ai menacé de tout ce que vous voulez.

— Au nom du ciel, pas de dispute !

— Mais comment avez-vous pu croire à cela ? Comment avez-vous pu me blesser ainsi ? Pourquoi voulez-vous gâcher à tout prix ce bref moment que vous passez ici ? Une personne étrangère serait plus proche que vous.

— Je le crois bien ; il n'y avait là nulle sagesse. Je vous suis par nature plus proche que peut l'être une personne étrangère. Cela, vous le savez, alors pourquoi cette mélancolie ? Dites-moi que vous souhaitez jouer la comédie et je m'en vais tout de suite.

— Alors ça aussi vous osez me le dire ? Vous ne manquez pas d'audace. Vous êtes quand même dans ma chambre. Vous frottez vos doigts frénétiquement sur mon mur. Ma chambre, mon mur ! Et en plus ce que vous dites est ridicule, pas seulement insolent. Vous dites que c'est votre nature qui vous oblige à me parler de cette manière. Vraiment ? Votre nature vous oblige ? C'est gentil de la part de votre nature. Votre nature est ma nature et si je me comporte par nature de façon amicale avec vous, alors vous devez faire de même.

— Est-ce amical ?

— Je parle d'avant

— Savez-vous comment je serai plus tard ?

— Je n'en sais rien. »

Et j'allai à la table de nuit où j'allumai la bougie. (À cette époque je n'avais ni gaz ni électricité dans ma chambre.) Je restais assis encore un moment à côté de la table jusqu'au moment où j'en eus aussi assez, mis mon pardessus, pris mon chapeau sur le canapé et éteignis la bougie. En sortant je fus bloqué par le pied d'un fauteuil.

Dans l'escalier je croisai un locataire du même étage.

« Vous repartez déjà, espèce de crapule ? dit-il, les jambes étendues sur deux marches.

— Que puis-je faire, dis-je, il y avait un fantôme dans ma chambre.

— Vous dites ça avec le même mécontentement que si vous aviez trouvé un cheveu dans la soupe.

— Vous plaisantez, mais faites bien attention, un fantôme est un fantôme.

— Très juste. Mais si on ne croit pas du tout aux fantômes ?

— Vous pensez donc que j'y crois, moi, aux fantômes ? Mais à quoi ça me sert de ne pas y croire ?

— Très simple. Vous n'aurez plus à avoir peur quand un fantôme viendra vraiment vers vous.

— Oui, mais ça, c'est la peur secondaire. La peur véritable, c'est la peur provoquée par la cause de l'apparition. Et cette peur, elle reste. Elle est extrêmement présente en moi. »

Nerveux, je me suis mis à fouiller dans toutes mes poches.

« Mais comme vous n'avez pas peur de l'apparition elle-même, vous pourriez lui demander tranquillement ce qu'elle vient faire ici !

— Visiblement, vous n'avez encore jamais parlé à des fantômes. Ils ne vous donnent jamais de réponse claire. C'est un dialogue sans fin. Ces fantômes ont l'air de douter encore plus que nous de leur existence, ce qui n'est guère étonnant vu leur fragilité.

— J'ai entendu dire qu'on pouvait leur donner à manger.

— Vous êtes bien informé. C'est vrai, on peut. Mais qui le fera ?

— Et pourquoi pas ? Si c'est un fantôme femelle, par exemple, dit-il en bondissant jusqu'à la marche la plus haute.

— Ah oui, dis-je, mais même là ça ne sert à rien. »

Je réfléchis. Mon voisin était déjà si haut qu'il devait se pencher sous une voûte de la cage d'escalier pour me voir.

« Mais si vous me prenez mon fantôme là-haut, criai-je, c'est fini entre nous, et pour toujours.

— Mais je plaisantais, dit-il en retirant sa tête.

— Alors ça va », dis-je, et après ça j'aurais pu aller me promener tranquillement. Mais comme je me sentais si abandonné je préfèrai remonter me coucher.

*Traduction de Laurent Margantin*



## Lucien Suel | La maison hantée



### À propos de l'auteur

*Poète né en 1948 à Guarbecque, dans les Flandres artésiennes, Lucien Suel est également romancier, dessinateur et traducteur. Il a publié une vingtaine de livres, dont plusieurs romans (Mort d'un jardinier, La Patience de Mauricette, Blanche étincelle) et deux anthologies de ses poèmes (Je suis debout, Ni bruit ni fureur). Il est également l'auteur du blog SILO.*





Des voix chuchotent au seuil des portes, dans les couloirs.  
Le marteau tambourine. La clenche est secouée.  
La porte grince. Le verrou glisse lentement.  
Une volée de pierres atteint les volets clos.  
Soudain, un verre explose, pluie d'éclats sur le sol.  
Un spectre hideux émerge, sort du linoléum.  
Des hoquets de sanglots interrompent parfois  
Le crépitement monotone de la pluie.

Le fil du collier casse. Les perles rebondissent,  
Roulent sous le buffet. Les coussins du fauteuil  
Se gonflent, s'affaissent, gémissent, se soulèvent et retombent.  
Les pages des ouvrages dispersés sur le sol  
Dans la bibliothèque se tournent en silence.  
Un voile de givre se fige sur les meubles.

Dans la maison hantée, un froid intense règne.  
Il passe sous les portes, se glisse sous les draps.  
Le froid monte et descend, rampe sur les dallages,  
Se colle aux carreaux noirs.  
Froid froid froid, froid et froid.  
Très lentement, la porte de la chambre s'ouvre,  
Silence. Personne, personne, ni devant, ni derrière.  
Les ondes de forme entourent le petit lit.  
Elles se propagent dans les lacets du temps,  
Les trous dans la maya. Les soubresauts du globe  
Réveillent l'esprit endormi. Le tellurisme  
A bon dos, mais ce sont toujours les cimetières  
Qui restent les marécages de la douleur.

Dans la maison hantée, chaque porte franchie  
Fait tomber des vagues de froid sur les épaules,  
Comme des loups raidis, morts, lourds, noirs et glacés.  
Le miroir du salon reflète sur ses bords

Piquetés de points noirs les contours incertains  
Des vieux joueurs de cartes. Le lustre de cristal  
Se balance imperceptiblement dans le souffle  
D'un léger courant d'air. Les portraits ancestraux,  
Les photographies dans les cadres aurifiés,  
Se gondolent. Le papier baryté enregistre  
Les vibrations des voix, des sanglots et des cris.  
La carafe posée sur la table de nuit  
S'est vidée toute seule. Nuage de vapeur  
Dans la maison hantée. Les racines des ormes  
S'infiltrèrent sous les murs. Les branches des sureaux  
Morts griffent les vitres de la maison hantée.  
Le lierre se contorsionne autour des gouttières.

Dans la maison hantée, un bruit perpétuel,  
Une vibration sourde remue l'atmosphère.  
Les oreilles captent le son sans réagir.  
C'est un bourdonnement qui devient intérieur.  
Les viscères tremblent dans leur prison de sang,  
De muscles. Horla cloîtré qui hurle dans la cave.  
Dans le tiroir de la cuisine, les couteaux se frottent  
Les uns aux autres, s'aiguisent mutuellement.

Dans la maison hantée, les revenants avancent  
Sur leurs propres empreintes, ils laissent derrière eux  
Une longue traînée sentimentale, un bruit  
Silencieux, un parfum inodore, une image  
Invisible. La maison est un hyperespace,  
Le négatif d'une idéologie humaine  
Qui contraint la matière, lui donnant corps et vie.

Poltergeists, revenants, apparitions, fantômes,  
Goules, spectres, démons, esprits, ils n'ont pas peur du noir.  
Comme des condamnés, forçats servant leur peine,  
Dans le temps, dans l'espace, ils agitent leurs chaînes.

Dans la maison hantée, le souffle des fantômes  
Coagule en ectoplasmes gélatineux  
Qui flottent mollement entre sol et plafond

Comme des méduses languissantes, des limaces  
À tête de vieillard, des sangsues dégueulasses.  
Parfois, leur procession est suivie par la chute  
D'un tableau, ancêtres de toile ou de papier,  
Rictus sépia haché par les éclats de verre.

Dans la maison hantée, des ombres grises glissent  
Sur le parquet, s'allongent devant les fenêtres.  
Dans l'escalier qui monte au grenier, le bois grince.  
Toutes les marches couinent. La trappe vermoulue  
Dévoile un bric-à-brac, un capharnaüm monstre,  
Un grotesque agrégat de rebuts ossifiés.  
Jaunes et verts, des semblants d'yeux brillent dans la nuit,  
Dans les couloirs, dans l'entrebâillement des portes.

Dans la maison hantée, les murs sont des éponges,  
Les parquets, des wassingues, les plafonds, des balais,  
Têtes de loups emmaillotées de chiffons doux.  
Les larmes de l'enfant, les sueurs de sa mère,  
L'odeur du sang caillé, les cris de rage, la peur,  
La maison hantée a tout bu, tout avalé.  
Chambres et couloirs sont les circonvolutions  
Du cerveau, les sombres dédales de l'esprit.  
Le passé se réverbère dans le présent.

Le pétrole répandu au pied de la lampe  
Est absorbé par le linge de table. L'odeur  
Du naphte s'insinue dans les rêves, elle plane  
Au-dessus des draps blancs, dans la maison hantée.  
L'escalier de la cave est humide et glissant.  
Des toiles d'araignée tremblotantes scintillent  
Dans le halo fuligineux de la veilleuse.  
Des remugles de soufre infectent l'atmosphère.  
Le suintement des murs y ajoute une odeur  
Fétide, la touffeur alcaline de l'urine.

Les feuilles mortes flottent un moment sur l'étang,  
Puis coulent lentement vers le fond, vers la fange,  
Une bouillie noirâtre hérissée d'ossements.

Un linceul de feuilles pourries masque les morts,  
Les noyés, les pendus, les fœtus avortés.  
Le chien noir à longs poils aboie soudainement,  
Œil flamboyant, dents jaunes, luisantes de salive.

Dans la maison hantée, les grondements lointains  
De l'orage font tinter les cristaux du lustre  
Les éclairs clignent entre les lames des volets.  
Les rafales de pluie giflent la vigne vierge.  
Le vent hulule au cœur des cheminées éteintes.  
La sonnerie grésillante du téléphone  
Résonne longuement dans la maison hantée,  
La maison solitaire en haut de la colline.

Dans la maison hantée, le petit garçon mort  
Glisse entre deux couches de l'ancien papier peint.

## Laurent Margantin | Entrer à Jean Vilar



### À propos de l'auteur

*Auteur et traducteur dont les travaux sont à suivre sur [www.oeuvresouvertes.net](http://www.oeuvresouvertes.net). Il a publié deux récits sous forme de livre numérique et papier : *Aux îles Kerguelen* et *Le Chenil*. Il a principalement traduit Novalis (*La forme poétique du monde*, anthologie du romantisme allemand, José Corti ; *Poésie, réel absolu*, Poesis) et Kafka (*Un artiste de la faim*, *A la Colonie pénitentiaire*, *Le Terrier* aux éditions Numériklivres). Il propose une nouvelle traduction du *Journal de Kafka* en ligne.*



On nous a dit d'aller à Jean Vilar alors on y est allés. Par la route, dans un bus on nous a mis, quelques pavillons morts, des ferrailleurs, des camps de gitans, les pompiers et encore des pavillons morts, on nous a déchargés à côté du cimetière, là fallait attendre que le portail s'ouvre même si on aurait préféré qu'il s'ouvre jamais. On ne savait pas ce qu'il y avait de l'autre côté, ça nous intéressait pas, à la limite le cimetière nous intéressait plus, on regardait un vieux qui passait ce matin-là des fleurs de son jardin sur les bras, on aurait préféré le suivre plutôt que d'entrer à Jean Vilar.

On continuait à longer le mur mais on savait pas lequel parce qu'on était dans l'obscurité. On touchait le ciment du doigt, ils avaient pas fini de bâtir, dans le bus on regardait les campements de manouches, oui c'est « manouches » qu'on disait et pas « gitans », mais là aussi c'était obscur, où étaient-ils vraiment, là du côté des autos mortes juste après le bois noir ou bien sur l'autre bord de la route quand on revenait, on savait jamais où ils étaient les manouches, on voyait juste de la fumée, on sentait la fumée des feux mourants quand on passait, ils se planquaient, on était sûrs qu'ils se planquaient et qu'ils avaient peur.

Un couloir, ou bien c'était encore la route. Non, un couloir, la suite d'un autre où on nous avait mis avant et qu'on avait parcouru, petite foule nerveuse et bruyante, pendant plusieurs années. Nous aussi on aurait aimé vivre planqués dans les bois et les champs, nous aussi on aurait aimé échapper au couloir et au portail, mais là on était devant et on attendait que quelqu'un vienne nous ouvrir, ça nous laissait du temps pour regarder les pavillons morts du coin, personne aux fenêtres, personne dans les jardins, y avait sans doute plus de vivants dans le cimetière en face. C'était quoi alors ce monde où les pavillons ressemblaient à des tombes en face de cimetières où les vivants se promenaient ?

C'était partout la même odeur de béton et de ciment. Partout la même obscurité du couloir où on courait en espérant qu'on en sortirait un jour, mais un couloir donnait sur un autre couloir et ainsi

de suite. En vérité la route avec les manouches planqués et les ferrailleurs et les pompiers était un autre couloir, un couloir aux murs en béton, il suffisait de renifler un peu dans le bus et ça sentait le béton et le ciment toute cette mécanique, on était pris dans le béton et on en sortait pas, même si on avait le sentiment de bouger et d'avancer on était pris dans le béton, là aussi devant le portail, le bâtiment était toujours en chantier et nous on était dedans piégés, tous nos mouvements, tous nos gestes tout ça c'était pour du beurre, le couloir et son obscurité nous trompaient en nous donnant l'impression d'aller vers la sortie, en vérité on habitait le béton, le couloir c'était du béton, nos vêtements et nos têtes aussi bientôt, alors pourquoi cette étrange fascination pour ce nouveau béton qu'on connaissait pas encore, le béton de Jean Vilar, oui pourquoi cette fascination, est-ce que tu savais, toi ?

Quand on attendait devant le portail on regardait pas que les pavillons et leur jardin vide, on regardait aussi les arbres, curieux comme les arbres nous attiraient dans tout ce béton, on était souvent dans les bois nous aussi mais pas trop loin parce qu'on savait qu'on était guettés, on aimait les bois noirs en hiver, sans feuilles, mais on aimait encore plus les arbres tout seuls dans les rues, le tronc piégé dans le bitume, ils étaient là pas très hauts n'intéressant personne, on savait pas comment ils faisaient pour tenir et continuer à pousser même très lentement dans ce monde froid, c'était ça sans doute qui nous intriguait, oui comment ils faisaient ces arbres pour tenir et continuer à pousser dans ce monde froid, tu savais, toi ? Il y en avait un juste devant le portail, ses branches nues pendaient tristement au-dessus du portail, derrière lui on apercevait un bout du béton de Jean Vilar, mais nous ce qui nous intéressait plus que le béton de Jean Vilar c'était l'arbre, l'arbre perdu dans cette rue déserte où le seul passage dans la journée c'était nous le matin et nous le soir, et puis quelques vieux et quelques vieilles qui allaient fleurir leurs tombes au cimetière.

Les maîtres qu'on avait quittés nous avaient parlé des nouveaux maîtres qu'on attendait de découvrir devant le portail. Ils avaient dit et répété qu'on avait pas à s'inquiéter, qu'ils leur ressemblaient et suivaient à peu près les mêmes règles, que leur sévérité était pas vraiment supérieure à la leur, et que donc tout se passerait bien pour ceux d'entre nous qui auraient la chance d'être admis à Jean Vilar. Car fallait être admis à Jean Vilar, le passage



était pas automatique, on changeait pas de couloir comme ça, naturellement, comme on se réveille le matin, non, fallait être au niveau, disaient nos maîtres d'avant, fallait le vouloir, fallait fallait, mais tous leurs mots de l'époque se sont perdus dans nos songes, devant le portail on se souvenait juste de leurs mains puissantes quand ils parlaient de Jean Vilar, de leurs mains qui se levaient et montraient un point dehors, de l'autre côté des pavillons morts, là où on allait jamais parce que personne ici avait jamais besoin d'y aller, alors personne y allait.

Pour nous rassurer les maîtres d'avant nous avaient parlé du chemin jusqu'à Jean Vilar, c'était la première fois qu'on allait prendre en bus la route qui traversait les champs où la terre restait retournée depuis des années sans qu'on plante rien dedans, ils nous avaient parlé de la vieille serre abandonnée avant le bois noir mais le premier jour on l'avait pas vue, trop impatients d'apercevoir le camp de gitans, car eux disaient « gitans » ou « romanichels », des mots qui se voulaient respectueux, alors que nous on disait toujours « manouches » à cause de nos mauvaises expériences, y avait un camp en effet mais abandonné on aurait dit, de ce côté-là même pas de fumée, des tas de ferraille au milieu de la boue devant des caravanes aux portes fermées, des rideaux tirés et puis juste à l'orée du bois noir une silhouette qui disparaissait déjà mais de ça les maîtres d'avant n'avaient rien dit, est-ce qu'ils l'avaient seulement vu, eux, le camp, ou bien ils faisaient que parler, nous assommant jusqu'au dernier jour avec leur parole de maîtres ?

Le premier jour les maîtres d'avant étaient venus nous dire « au revoir » à l'arrêt de bus, comme toujours ils portaient leurs longs manteaux de fourrure noirs, leur barbe grise et puant le tabac était encore plus longue que la dernière fois qu'on les avait vus, maintenant elle couvrait complètement leurs épaules et leur poitrine, ils semblaient tristes, penchaient la tête pendant qu'on montait dans le bus, à vrai dire on s'en foutait un peu qu'ils soient là, on était plutôt heureux de se débarrasser d'eux et une fois assis dans le bus on tourna même pas la tête vers eux, on était déjà partis, tourner la tête ç'aurait été leur donner trop d'importance alors que ce qui nous occupait maintenant c'était le chemin jusqu'à Jean Vilar, cette zone inconnue à traverser, le nouveau couloir dans le béton et la tête un peu plus bétonnée qu'ils allaient nous faire là-bas, sans être impatients on était curieux tout de même, surtout toi qui étais assis à

mes côtés, agrippé à ton siège la peau de ta tête chauve toute blême comme si on l'avait vidée de son sang, t'étais vraiment triste de les quitter les maîtres d'avant ?

Le premier jour on avait attendu jusqu'au soir que quelqu'un vienne ouvrir le portail, mais personne était venu. Après avoir regardé les gens entrer dans le cimetière et guetté si quelqu'un venait de l'autre côté du portail, on était restés assis sur le trottoir les pieds dans le caniveau la tête penchée à regarder passer quelques petites bêtes en route vers les égouts de la ville, ça nous avait même passionnés enfin surtout toi Tête chauve qui disais que ces petites bêtes l'air de rien voyageaient comme elles voulaient, que rien leur résistait aucun mur aucun portail alors que nous on était sans cesse prisonniers d'un couloir d'une rue ou d'une route dont on pouvait jamais sortir. « T'as raison je te disais Tête chauve, on est bien cons de venir ici attendre qu'on nous ouvre et de rester assis sur le trottoir les pieds dans le caniveau la tête penchée à regarder les petites bêtes s'échapper par les égouts » pendant que nous on était bloqués ici, combien d'heures combien de jours et d'années on savait pas, ça allait sans doute durer encore un bon moment tu disais la peau de ton front soudain plissée, on allait pas s'échapper comme ça nous, « y'a même de bonnes chances qu'on trouve jamais nos égouts à nous pour s'enfuir », tu ajoutais de ta voix sourde avant que ton front redevienne tout lisse et de cette pâleur qui nous dégoûtait un peu.

Pourquoi ils venaient pas nous ouvrir on savait pas. Ils avaient pas fait ça au précédent couloir, ils nous avaient ouvert tout de suite dès notre arrivée devant la grille, on avait juste tendu nos sacs pour montrer qu'on avait tout notre matériel et on avait couru dès la première heure dans le couloir en nous battant à coups de coude, alors pourquoi là ils ouvraient pas le portail ? Le soir le bus était venu nous chercher et on était repartis sans dire un mot, on avait à peine regardé les jardins et les pavillons morts où brillait tout de même à quelques fenêtres une vieille bougie, on s'était plus intéressés au campement des manouches où un feu brûlait devant lequel passaient quelques silhouettes, et toi qui étais assis à côté de moi que je connaissais pas t'avais dit « eux » en tendant la main vers les silhouettes, « eux » comme si ç'avait été le seul mot à dire pour les désigner ou peut-être les menacer. On retournait chez nous avec ces silhouettes du campement dans la tête, une part de nous était restée

là-bas, loin du portail de Jean Vilar devant lequel on irait se pointer le lendemain, sans espoir qu'on nous ouvre alors qu'un couloir là dans le béton nous attendait, un couloir qu'on imaginait plus long que le précédent, plus sombre aussi.

Le chauffeur du bus était un vieux qu'avait jamais voulu arrêter de conduire, il était déjà à l'arrêt moteur allumé à six heures du matin quand on arrivait, son bus était aussi vieux que lui les sièges en cuir craqués de partout les accoudoirs déchirés et le bruit du moteur assourdissant, au fond dans la dernière rangée de sièges il avait installé une couchette et c'est là on pensait qu'il passait ses nuits habitant son bus depuis toujours. On savait pas son nom au chauffeur, on l'appelait simplement « le chauffeur », y avait pas de nom pour des gens comme lui si vieux qu'il avait connu le quartier des Bois noirs où on habitait quand y avait que les bois noirs et encore aucun pavillon, et d'ailleurs il disait pas « feux rouges » mais « feux tricolores » ce qui faisait de lui à nos yeux une espèce de chauffeur d'un monde ancien disparu, dans quel monde on avait pu dire « feux tricolores » et pas « feux rouges » on pouvait pas s'imaginer, et comment d'ailleurs avait-il pu dire devant nous « feux tricolores » alors qu'il parlait même pas, ça avait dû lui échapper, et puis comment avait-il pu parler de feux rouges alors qu'y en avait pas sur la route entre les Bois noirs et Jean Vilar sur laquelle il fonçait forçant le moteur qui se mettait à geindre, tu te souviens toi l'inconnu assis à côté de moi comme on mettait nos mains sur nos oreilles craignant que le moteur explose ? Puis non le moteur toussait tout à coup, le bus ralentissait, tournait à droite pour rouler sur un petit chemin en terre pendant une centaine de mètres, on s'étonnait car on avait quitté la route de Jean Vilar, il nous emmenait où le chauffeur ce jour-là ?

Le chauffeur savait qu'on allait pas nous ouvrir à Jean Vilar, alors il nous emmenait là, dans cette zone bizarre entre nos pavillons morts et ceux de la ville, dans cette zone grise où y avait aucune habitation, juste les ferrailleurs et les campements déserts des manouches un peu plus loin, quelques bois noirs et des herbes sales. Nous on était à présent dans les herbes sales, c'est là que le chauffeur nous avait emmenés, des herbes sales pas plus hautes que le genou au milieu desquelles on marchait pendant que le chauffeur se dirigeait vers son petit monument, enfin ce que nous on voyait comme un

petit monument car à vrai dire on en avait jamais vu, des monuments, même des petits. En fait en y regardant de plus près c'était juste des parpaings entassés les uns sur les autres, pas plus d'une dizaine, des parpaings que le chauffeur avait dû trouver aux alentours, ou bien c'était peut-être quelqu'un d'autre qui les avait entassés là, on avait jamais demandé au chauffeur car pourquoi on lui aurait posé des questions vu qu'il causait jamais, avec lui on restait polis et on le laissait se taire, jamais on aurait eu l'idée de le déranger dans son silence, surtout quand il était agenouillé devant son tas de parpaings, la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine, non jamais on aurait osé, et pendant qu'il se taisait la tête baissée devant son tas de parpaings nous on se promenait au milieu des herbes sales, cherchant des traces de vie, de vie ou pas d'ailleurs, peu nous importait, mais quoi, quelque chose de différent, de jamais vu, en vain.

Tu t'en souviens des parpaings dans le bois noir en face de chez nous, les Narines ? On en avait trouvé des dizaines enfouis sous les ronces, c'était ceux en trop que les ouvriers qu'avaient construit nos maisons avaient jetés là dans les bois et dispersés comme ça on aurait dit les débris d'une maison effondrée ou explosée, je me souviens même que tu les collectionnais ces parpaings, les Narines, que tu les rassemblais dans un coin à toi du bois noir, les recouvrant d'une vieille bâche pour pas qu'ils s'abîment avec la pluie, c'était à tes parpaings cachés qu'on pensait les Narines quand on voyait le chauffeur tête baissée mains sur la poitrine devant son petit tas de parpaings, on l'observait de loin, on se demandait quand on allait repartir mais en fait on ne repartait pas, le chauffeur restait des heures debout comme endormi face à son tas de parpaings et nous on se promenait au milieu des herbes sales, cherchant à repérer un manouche dans les environs car c'était leur zone, mais ils savaient qu'on était là et ils allaient sûrement pas se montrer, sans doute qu'ils avaient peur du chauffeur immobile des heures une journée entière devant son tas de parpaings, alors ils restaient cachés dans leur bois noir à eux, invisibles, à nous observer, qu'est-ce qu'ils pouvaient bien penser de nous, sans doute rien en fait, ils avaient peur et c'était tout, ça devait les soulager quand le soir venu le chauffeur nous faisait remonter dans le bus et nous ramenait à notre quartier à nous des Bois noirs sans être allés à Jean Vilar, oui, ils devaient respirer à nouveau, jusqu'au lendemain où le chauffeur nous ramenait au

même endroit, combien de temps ç'avait duré ces journées dans les herbes sales je sais plus, mais toi les Narines, peut-être que tu t'en souviens ?

Des parpaings y en avait partout dans les bois noirs et tu croyais avoir rassemblé tous ceux du bois noir en face de chez nous, pas vrai les Narines, puis tu t'étais rendu compte qu'y en avait encore plein dans le sol, fallait juste gratter un peu dans la terre et ils apparaissaient, alors tu t'étais mis à creuser un peu partout dans notre bois noir à nous et t'en avais découvert une telle quantité que tu savais plus où les mettre. De quand ils étaient ces parpaings tu t'étais demandé, on s'était demandé avec toi, c'était pas des parpaings de notre génération, c'était des parpaings plus âgés qui dataient des anciens quartiers qu'on avait construits avant le nôtre, on avait fini par comprendre ça, qu'avant notre quartier les ouvriers ou leurs ancêtres en avaient construit d'autres pareils au nôtre, avec les mêmes sortes de parpaings, car en regardant après les avoir déterrés on se rendait compte qu'ils étaient tout à fait pareils, même taille, même structure, même solidité, même gris, dans le bois noir en face de chez nous et sans doute dans tous les autres bois noirs à côté d'un quartier de pavillons morts y avait donc enfouies sous le sol différentes couches de parpaings, combien il était sans doute impossible de savoir. Et toi les Narines ça te décourageait pas, au contraire, tu flairais partout les parpaings, tu sentais leur présence sous tes pieds, et c'est à cause de ça qu'on t'avait appelé «les Narines» : sans toi on aurait jamais rien su du passé de notre quartier, de ce qu'y avait dessous, des couches et des couches de blocs de béton, pas de la terre ou très peu, du béton, rien que du béton, ou alors comme tu disais les Narines on avait bétonné la terre «jusqu'à l'os», oui c'est toi qui avais trouvé cette formule qui nous avait plu, tellement on était fiers d'habiter sur cette terre bétonnée à 100 %.

À cause des parpaings on pensait aux murs avant les nôtres, entre ces murs y avait eu des gens comme nous, leurs murs avaient tenu une ou deux générations puis ils s'étaient écroulés ou bien on les avait démolis, en tout cas ces gens et leurs pavillons avaient disparu et tout ce qui restait d'eux c'était les parpaings dans les bois noirs, enfouis dans la terre. On essayait de comprendre toute cette histoire, on pensait qu'ils étaient allés comme nous dans le premier couloir, qu'ils s'étaient poussés à coups de coude en courant tout comme

nous, peut-être qu'ils avaient eu les mêmes maîtres que nous qui leur avaient enseigné la même langue à moitié bâtarde, sans doute qu'ils avaient connu le chauffeur qui. Ou bien non tout ça ne tenait pas debout, c'était plus ancien, ça devait être d'autres maîtres et un autre chauffeur alors, et est-ce qu'à l'époque Jean Vilar existait, ça on en savait rien, comment savoir, à Jean Vilar peut-être qu'on pourrait découvrir combien de générations y étaient venues avant nous et alors on comprendrait un peu l'histoire du quartier des Bois noirs, ou bien tout ça avait aucun sens, les parpaings étaient tout ce qui restait de ce passé-là et nous aussi on disparaîtrait sans laisser d'autres traces que les parpaings et du béton dans nos crânes, complètement mort le béton, sans rien à dire à ceux qui viendraient après nous, et puis au fond qu'est-ce qu'ils en auraient à foutre de nous, ceux-là : pas grand-chose.

Peut-être que c'est à tout ça qu'il pensait le chauffeur tête baissée devant son tas de parpaings, car il avait dû en voir des générations de béton avant la nôtre, il avait dû en transporter un paquet tu me disais les Narines, et chaque parpaing devait correspondre à une génération, ça c'était ta version les Narines, mais toi Tête chauve t'avais pas trop l'air d'y croire parce que le chauffeur semblait remué par quelque chose de plus profond, de plus « personnel » tu disais, le chauffeur était pourtant pas du genre à s'émouvoir mais là devant son tas de parpaings il avait l'air bien remué, alors quoi ? Ce qui était bizarre c'était que dans cette zone où on se trouvait avec le chauffeur on avait semble-t-il jamais construit de pavillons, c'était trop près des campements de manouches qui devaient exister depuis longtemps, alors on pouvait se demander si les parpaings étaient vraiment d'ici, est-ce que c'était pas le chauffeur lui-même qui les avait apportés pour se faire son petit tas à lui, mais alors pourquoi ? En regardant le chauffeur tête baissée yeux clos debout au milieu des herbes sales pendant des heures on s'en posait des questions, on faisait des suppositions, à voix basse parce qu'on voulait pas le déranger le chauffeur, et au bout du compte c'est sans doute toi qui avais raison Tête chauve, y avait autre chose, une chose qui remuait le chauffeur tout au fond, et c'était ça qu'on devait essayer de comprendre mais c'était pas facile, on était en zone inconnue et ça allait durer un moment.

## Antoine Brea | Zborowski



### À propos de l'auteur

*Né en 1975 en banlieue parisienne, Antoine Brea est l'auteur de romans, nouvelles ou œuvres de fiction moins identifiables parmi lesquels Méduses et Roman dormant, publiés ou republiés en 2014 aux éditions Le Quartanier, ou encore Récit d'un avocat, paru en 2016 chez le même éditeur et réédité en 2017 au Seuil. Il a fait paraître aussi plusieurs livres et plaquettes de poésie, notamment aux éditions Le Grand os (Simon le Mage & autres poèmes) ou Louise Bottu (Petites Vies d'écrivains du XXe siècle).*





Vous avez dans les onze ans, guère plus, vous êtes rongé de frayeur, de colère, de chagrin mais rien de grave. Vos parents ne sont pas à la maison, qui travaillent, et vous avez fait venir Nicolas Zborowski après l'école, un voisin, un petit copain qui a le même âge, blond et court en jambes, du fil de fer plein les ratiches et qui n'a pas le droit d'être invité en principe. Je dis « Nicolas Zborowski » mais à vrai dire c'est flou, je dis comme ça revient, il est possible que le nom authentique fût autre chose – Jérôme Zborowski par exemple, ou Nicolas Skrzynica, ou encore Stéphane Wałęsa. Quelque chose dans ce goût. Un nom étrange imprononçable, Yahvé en pire. Mais Zborowski ne se tient pas. Zborowski dévore tout ce qu'il trouve au frigo, Zborowski colle ses mains noires partout, tripote aux affaires de maman et va vous attirer des histoires s'il continue. Vous regrettez de l'avoir fait venir, cette plaie. Cette trombe. Cette meute de chiens. Pour contenir Zborowski, vous sortez de l'armoire de papa qui a fait du tir son 9 mm. Le garçon ouvre grand ses yeux pâles de noyé : incrédule, il fait silence, puis fait un cri sans son, puis vous implore de le laisser voir de plus près, toucher rien qu'un peu, pas beaucoup, il promet de faire bien, bien attention. Vous dites « d'accord », honoré et pas mécontent de l'effet. Zborowski ne se connaît plus. Zborowski pleure quasiment de joie : il ne dit pas « merci », saisit l'arme dans ses mains, inoffensive mais inquiétante. Puis Zborowski ne peut pas s'empêcher de jouer au con, faire du théâtre, des grands gestes comme en Avignon, il vous énerve, n'écoute rien, ne veut jamais rendre le feu et puis le braque dans toutes les directions et puis sur vous. Le revolver n'est pas chargé mais Zborowski vous le colle sous le nez menaçant. Zborowski tire à vide plusieurs fois, dans le visage. Le métal percute, percute, percute, Zborowski tend ses petits muscles et vous assassine froidement à répétition. Vous dévisagez dans les yeux Zborowski. Sans résultat sur Zborowski, qui continue de ricaner salement. Zborowski est une bête, un jeune bélier qui paît l'herbe folle, saccage vos hauts plateaux. Vous songez à ce qu'il a avoué en confiance un

jour : ses parents si plongés dans la mistoufle dans leur affreux pays de Pologne, dans leur campagne battue de blizzard où ne restait qu'eux, où étaient morts tous les autres pauvres gens mal-nourris ; ses parents qui se désaltéraient au pain de glace, ne goûtaient à la viande qu'en rêve et n'ont jamais appris à lire, continuant de parler l'étranger même depuis qu'ils sont atterris chez nous en France, et qui à table bouffent toujours les mêmes pommes de terre, les mêmes betteraves en soupe, les mêmes navets mal cuits, le même pain noir de mine. Zborowski fils retardé de culs-terreux au patronyme impossible ; Zborowski et ses habits pas chers en synthétique, ses godasses ridicules à scratches, ses cheveux blonds presque blancs coupés à la casserole. Zborowski ne se rend pas compte, ne calcule rien du malaise qui grandit, de vos genoux qui tapent et de l'énervement qu'il vous fait. Le revolver des mains vous l'arrachez brutal à Zborowski, vermine de l'Est qui se croit plus costaud et habitué à la bagarre d'ordinaire. Vous ne dites rien. « *To najlepszy sposob<sup>1</sup>.* » Vous rouvrez l'armoire et descendez du haut bien planquée la boîte de cartouches de papa. Doucement, vous introduisez une balle dans l'endroit prévu. Vous relevez le chien, faites rouler brrrrzzzzz le barillet, vous étudiez Zborowski. Vous recollez l'arme d'un coup ensuite entre les bras à Zborowski : « Eh bien vas-y *panie!* vas-y espèce de petite gratture de merde, tire si c'est ça que tu veux, montre de quoi t'es capable si t'es un Slave ! » Ou bien non. Vous êtes calme. « *Jestem gotow. Jezeli chce pojsc za mno, idzmy, jezeli nie, bywaj zdrowa<sup>2</sup>.* » Zborowski figé, plus blanc qu'un mouchoir, n'a pas l'air de comprendre ce qui arrive. Il refuse d'ajuster et faire feu. Vous arrachez une fois encore le revolver à Zborowski, il ne résiste pas, recule, vous visez pleine poire. La plupart du temps vous êtes un très gentil garçon. Quand on veut faire l'assassin, Zborowski, faut se décider... Sans doute vous ne vous attendiez pas à ce que la balle se trouve à l'instant même dans l'alignement précis du canon. Sans doute vous êtes innocent et n'envisagiez pas à proprement parler de descendre cette petite ordure à demi soviétique. Le recul vous démolit le poignet jusqu'à la clavicule. Le revolver valdingue en l'air

---

<sup>1</sup> « Cela vaut mieux. »

<sup>2</sup> « Je suis prêt. Si tu veux me suivre, viens, sinon adieu. »

et Zborowski s'en sort sans une égratignure. Vous jouez décidément de malchance et le mur de plâtre de la maison est percé d'un gros trou. Vous sentez les larmes monter mais un assassin en principe ne pleure pas. Il y a de la fumée, une odeur de brûlé, de cordite, d'accident et on tousse. Zborowski n'est déjà plus là, qui a laissé la porte béer, détalé chez les siens dans l'autre bâtiment. Vous ne verrez plus jamais Zborowski. Vous vous interrogez parfois sur ce qu'a pu devenir le petit Polaque, votre copain. De façon générale, on va vous changer vos maudites habitudes. Vous faire passer l'envie de charger vos camarades de vous régler votre compte. Au sortir de l'hôpital, vous continuerez un certain temps de devoir vous montrer au docteur. En rentrant, papa est livide de trouver maman en larmes et des uniformes à la maison qui emballent son revolver, celui justement qu'il préfère, qu'il nettoie souvent, qu'il aimait tant.

\*

Vous avez seize ans, à peu près, un peu moins, un peu plus, c'est sans importance. Vous êtes bien dans un endroit très blanc, très sec, vous êtes bien et tout le monde est gentil avec vous, si l'on excepte le parfum des murs, de vieux, de javel et d'antiseptiques. Vos parents vous visitent de temps à autre, ils essaient d'être gentils eux aussi mais enfin ça va quand même. Vous partagez la chambre avec un jeune dénué de cheveux, un adolescent les yeux caves qui doit mourir bientôt, vous soupçonnez que ce soit fait exprès. Le jeune aux cheveux chauves déambule en longue chemise, il a énormément de visites, ça fait du passage, des courants d'air. Ses parents ont l'air si triste, ils lui payent la télé dans quoi il enfonce ses journées, son regard éteint, vous-même en bénéficiez et c'est vrai ça relaxe, ceci étant vous n'avez pas le choix des chaînes. Il vous est pénible qu'on vous voie en vie sans arrêt en nuisette et qu'on vous aide pour vous laver, vous force à vous alimenter. Les repas sont servis froids la plupart du temps, vous êtes miné par l'ennui et c'est ça le plus dur. Globalement vous n'avez pas à vous plaindre, vous avez vos cheveux, vous serez bientôt soigné, ce fut difficile mais vous savez de nouveau circuler sans aide, grâce à l'appareillage. Un médecin demande à vous voir dans son bureau. Le médecin est gentil, consulte un dossier, sûrement le vôtre, lorsque vous entrez en chaussons. Il vous questionne, savoir si vous pensez que le temps est

venu de parler de votre *geste*. Vous dites que s'il veut entendre l'histoire d'hier avec l'infirmière vous n'avez pas fait exprès, vous êtes désolé, vous vous êtes excusé, vous ne recommencerez pas. Il dit que ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il faudrait discuter de la raison de votre présence ici, de votre transfert peut-être sous peu dans un autre pavillon, du suivi qui s'impose encore en dépit de votre prompt rétablissement suite à votre volonté de mettre brutalement fin à vos jours — votre « *tentative de suicide* » puisqu'il faut bien appeler les choses par leur nom. Vous répondez que vous n'avez jamais voulu mettre fin à vos jours ni même tenté de vous suicider, quelle que soit la façon dont on appelle les choses. Le médecin opine, il voudrait savoir alors à quel titre vous pensez, vous, qu'on vous soigne. Vous dites au médecin c'est bien simple que vous êtes enfermé pour *utopie* et que c'est de cela qu'on cherche à vous guérir. Vous vous rappelez très bien, il faisait noir, juste quelques bougies, vous aviez pris des cachets. Vous vous trouviez chez Ahmed, ses parents étaient absents, il avait fourni les cachets. Ahmed s'occupait d'Anne-Laure, une copine qui riait couchée sans vie sur le canapé, il lui retirait ses pantalons, son slip pour qu'elle respire. Vous ne vous sentiez pas bien, la musique trop forte, vous vous sentiez pâle, pâle comme un litre de lait, ça faisait rire, trembler Anne-Laure, vous aviez les lèvres bleues. Ahmed était occupé, vous ne vouliez pas déranger, ni tomber dans les vapes, il disait « va prendre l'air ouvre la fenêtre ça pourra pas faire de mal », et c'est vrai ça sentait le détenu dans l'appartement. Vous ne contrôliez plus rien, le corps rejetait les ordres, en vous aidant des murs vous aviez pu marcher mais impossible de savoir comment vous vous y étiez pris pour ne pas mourir. Vous aviez écarté les rideaux, ouvert à fond la fenêtre, l'air faisait du bien, vous regardiez en bas, tout en bas, la vie paraissait minuscule. Vous regardiez en haut, tout en haut, les cimes enneigées des tours du quartier, le temps semblait immense, vous vous étiez trouvé mieux. Vous aviez refermé la fenêtre, patienté un instant, vous aviez froid, un peu peur et alors pris conscience des pouvoirs en votre possession. Vous aviez vérifié la fenêtre — correctement fermée ? —, reculé, pris de l'élan et couru et sauté, vous aviez traversé la vitre. Vous traversiez la vitre, l'air et les matériaux, rien ne pouvait vous atteindre, vous étiez happé par la lumière, vous étiez heureux, si heureux, comme nul autre avant, vous étiez à la mesure de Dieu, désormais vous saviez, vous pouviez voler. Le médecin

consulte, consulte, arrange ses cheveux, lisse ses ongles, il se coule dans son être. Il fait encore quelques questions sans intérêt qu'il prononce tissées de tranquillisants. Comme il n'y a rien à répondre il acquiesce, évite le regard dans les yeux, il fixe derrière comme quelqu'un qui n'est pas dupe et votre visage n'est qu'un filtre. Le médecin sourit, se veut rassurant, gentil et normatif mais son sourire n'est qu'une bouche et la bouche qu'un trou. L'entretien est fini, c'est assez pour aujourd'hui, il demande si à tout le moins vous en retirez une leçon concernant l'usage des stupéfiants. Vous prenez congé, vous n'oubliez pas de remercier, vous êtes un bon garçon, d'ailleurs presque déjà remis, vous dites que oui bien entendu vous n'êtes pas si bête vous avez compris que le vide donne des ailes mais que ça nécessite énormément de cachets pour résoudre le problème de l'envol.



**Claudine Chapuis | Maria au fichu bleu**  
**entre vingt et trente sur le parvis de la gare**



**À propos de l'auteur**

*Après des études de sociologie, a connu un exercice professionnel varié allant de l'éducation spécialisée à la création d'un café-théâtre en Bretagne avant de s'engager dans une expérience professionnelle et personnelle, humaine et politique intense : a occupé à Saint Nazaire les fonctions de directrice d'un accueil de jour pour personnes à la rue pendant vingt-cinq ans. Actuellement, écrit des biographies d'inconnus, des textes pour un lectorat connu et accompagne individuellement des personnes qui ne maîtrisent pas l'écrit dans leur récit de vie.*

*Paraîtra fin mars 2018 la monographie d'un village paimpolais intitulée La paille et le goémon, Chroniques du village de Kérity (1920-1960). Son blog : [legionsdhumeurspaimpolaises.tumblr.com](http://legionsdhumeurspaimpolaises.tumblr.com)*





Maria ignore sûrement que, si les mythes sont mondialisés depuis la nuit des temps, c'est parce qu'ils voyagent dans les jabots des oiseaux migrateurs qui les essaient à la surface de la Terre, lâchent des bohémiennes au pied des cathédrales, des princesses de Nicomédie en Bretagne ou propulsent des titans dans le ciel. Et elle ne sait pas non plus que, si elle habite dehors, c'est parce qu'elle habite un mythe et que les mythes finissent mal, en général. Se souvient-elle seulement du cliquetis des bracelets aux chevilles et du grincement des roulottes et d'un peuple libre et pourchassé qui, la nuit venue, mangeait des poules volées cuites dans une coque d'argile ? C'est difficile car dans l'endroit où elle se trouve maintenant les ailes de poulets enfermées dans des congélateurs s'appellent des nuggets.

Menue comme une brindille couronnée d'un fichu bleu, Maria. Ne volent plus que les arabesques ébauchées par l'ourlet de sa jupe à chaque pas qu'elle fait sur le parvis de la gare. Devenue randonneuse sur bitume elle a appris à suspendre la patience aux longs intervalles d'entre les pièces de monnaie. Devenue profileuse aussi. Quand elle en repère une qui, assise sur un pilier, occupée au téléphone, fait de la main un geste qui, plutôt qu'un congédiement récurrent (va te faire voir) peut s'interpréter comme une réponse différée, elle s'assied en face pour attendre. Le bras gauche incurvé contient son bébé, la main droite prête à s'incurver quand arrive le moment opportun pour l'offrande.

Pour ponctuer le geste, elle sait reprendre le récit, le rebroder de détails, vrais ou faux, mais il importe peu d'évaluer la part d'une vérité qui débiterait en stances l'archaïque mélodie qui commence par : c'est pour manger, pour les enfants. Oui, donc quelques pièces. Comment s'appelle ce bébé ? Martha, c'est une fille (qui babille au soleil dans la courbe du bras) et Martha elle a huit mois, son frère est à l'«écoule», elle est toute seule la nuit, dormir dehors, la couverture c'est pour les enfants.

Merci, tu es gentille.

Dire De rien ! c'est ouvrir à une suite.

Elle devine qu'on pourrait ne pas en rester là et ressort des outils stratégiques éprouvés : Tu es belle. Mais c'est connu cette partie-là, Maria, c'est la même chanson sur les parvis des gares de toutes les villes de France et aussi la suite, quand tu diras Tu as quel âge ? et qu'on te répondra, À ton avis ? Il ne s'agira alors que de viser juste pour soustraire quelques années à l'état civil, le tout étant de démêler le vrai du vraisemblable car c'est pointu, la lecture de l'âge, chez les *gadjos*. Et de poursuivre, guerre, maladie, famille morte, en introduction à :

« C'est pour les médicaments, j'ai pas la carte, Martha, elle fait les dents, il faut des suppositoires et aussi pour le nez qui coule et pour la température.

— Alors on va acheter les médicaments. Où est la pharmacie ?

— Loin là-bas dans la galerie, tu n'auras pas le temps d'y aller. »

La solution au problème consisterait à donner l'argent mais justement, j'ai le temps, emmène-moi, ce n'est pas parce que tu viens de Bosnie et moi de Bretagne que quelque chose s'oppose à ce que nous scellions notre rencontre en faisant quelques pas ensemble avec, au bras, l'une un bébé et l'autre un ordinateur portable qu'il aurait été astucieux de laisser à la consigne.

Dans les longues files d'attente de la pharmacie, Martha s'énerve, ses trilles finissent par occuper l'espace sonore avec une intensité qui impose une prompte action de médiation entre le peuple rom et le peuple des assurés sociaux parce que Maria est dépassée. Il y a par exemple en langage universel *Le Ainsi font font font les petites marionnettes* qui, cependant, a l'inconvénient de requérir l'usage des deux mains – il aurait vraiment mieux valu laisser aussi à la consigne l'ordinateur qui pourrait s'envoler – certains disent comme les poules, c'est tellement facile à désigner, les voleurs de poules. Non mais, c'est juste que le temps des marionnettes permet à une cliente de griller le tour comme s'il y avait pour elle urgence à payer ses sachets de protéines pour maigrir, comme si à l'instant même du règlement elle devait perdre 1,5 kg. C'est comme ça bébé Martha, il y du « à manger », et du « à maigrir », du « à grandir » et du « à rétrécir », c'est les mêmes fabricants... Et il y a aussi du Doliprane et du sérum physiologique et Quel âge a l'enfant ? Un an,

répond sa mère au pharmacien tandis que Martha élève une nouvelle protestation dont on ne sait si c'est à cause des suppositoires ou parce qu'elle vient de gagner quatre mois, mais l'âge, hein, c'est une notion relative.

Le retour à la gare est rapide, le temps entre chaque pièce de monnaie est compté. On va se quitter, là je ne peux rien faire de plus, Maria, je ne suis pas d'ici et les Restos du cœur tu dis que tu ne sais pas où c'est, enfin...

Tu es gentille. Mais l'achat des médicaments ayant bousculé le budget prévisionnel, la stratégie de survie impose une dernière tentative. Sortie du plan B. C'est pour manger, des fois on mange pas pendant un jour. C'est mon oncle qui m'a amenée ici. (Chapeau mou et moustaches, l'oncle ?) Il m'a laissée et je me suis mariée mais mon mari est parti avec une autre. C'est pour manger, c'est pour les enfants. Tu es belle, ah non, on ne recommence pas avec ça...

« Mais toi, tu as quel âge Maria ?

— Combien tu dis que j'ai ? Son regard s'est durci. Signe de défi. Trente ans ? Les cils battent pour retenir une larme. Parce que tout le monde dit qu'elle a trente mais elle a vingt (l'âge qu'on n'a pas tous les jours) et ça vaut pas la peine cette vie, sans les enfants je voudrais être morte ! »

Consolation ? C'est ton fichu qui te donne l'air plus âgée. Elle sourit, tire sur l'arrière le fichu bleu, découvre une lourde masse de cheveux noirs prête à ruisseler et à se refléter dans des flammes, à recevoir des couronnes d'énormes fleurs blanches et des bijoux dorés, au cas où on serait dans un mythe où elle aurait vingt ans. C'est ton fichu, tu veux essayer mon chapeau ? Elle en rit presque tout en sachant que ce n'est pas vrai, le fichu qui fait vieillir, mais la part de vérité surgira quand elle va le remettre. C'est que j'ai trop mangé la misère, elle dit : j'ai trop mangé la misère, j'ai beaucoup mangé la misère et la misère est insoluble, à la différence des protéines pour maigrir.

Une vraie larme essuyée du revers du poignet. Tu es belle Maria (si on avait eu du temps, on aurait pu aller t'acheter une robe de vingt ans mais il en aurait fallu pas mal pour trouver une boutique de prêt-à-danser qui vende une longue robe avec des volants, chatoyants). Ce serait du superflu ? Comme une autre fois, c'était dans le centre d'une ville, cette petite fille rom au visage déjà émacié

et aux yeux vairons qui mendiait à la devanture d'une pâtisserie de luxe où se devinaient les silhouettes de clients adipeux, chapeautés texans, repus de courbettes obséquieuses et d'effluves cacaoitées. Est-ce que tu voudrais une glace ? Oui, avec un presque sourire, elle en voulait une rose, à la fraise. C'est seulement au bout de la rue que s'était immiscée cette idée que ce n'était pas forcément si malin, que soupçonnée d'avoir acheté une glace avec les sous de la manche elle allait peut-être recevoir une raclée. D'un côté, on sait que ceux qui font le Bien ont le droit de choisir quel Bien ils procurent à ceux qui le reçoivent. Mais de l'autre, se dire qu'en réalité, si on pouvait lui prendre sa jeunesse, personne ne pourrait lui reprendre la glace.

Parce qu'il n'est pas cessible, seul le superflu peut rompre le récit.

Je prierai pour toi dit Maria. Pas la peine, les prières, tu es quitte. C'est suffisant que tu manges la misère pour permettre à d'autres d'ériger des frontières et des normes qui contiennent le rêve hors du monde et te convoquent de temps en temps. High tech maintenant, le monde. Ni fous, ni pauvres, ni déviants, dans le monde design qui supplantera efficacement les idéologies, deux touches suffiront. Justifier. Supprimer. Un jour on sera dans le rêve et le lendemain on se réveillera : supprimé. Suppression justifiée. Ce n'est pas une consolation pour toi mais on sera de plus en plus nombreux à manger la misère et les mythes et légendes en nuggets.

Tu n'entends plus dans le tumulte qui s'élève autour de la gare. Le bruit des bétonneuses oblige à élever le ton. À défaut de sequins dorés pour attraper la lumière, tiens encore deux ou trois dernières pièces. Merci, je prierai pour toi. Alors, comme c'est superflu les prières, d'accord. Au revoir (bisou bébé Martha).

Prends soin de toi Maria.

## **Pierre Cendrin | Orthopédie(s)**



### **À propos de l'auteur**

*Né en 1977, il n'a rien d'individuellement remarquable. Il vient tard à l'écriture, relayée par un blog.*



*« ... à concevoir les malades, non comme bannis d'un système bienfaisant, mais comme échappés d'un fiasco colossal. »*

(Samuel Beckett, *Murphy*)

## **Prologue**

De toutes les façons peux pas poursuivre comme ça et puis poursuivre quoi au juste je demande ma vie celle-ci mais ne plus pouvoir marcher et puis s'endormir tous les soirs que Dieu fait et recommencer le matin raser manger attendre le bruit plus lent qu'avant des pages qui ne tournent plus à cause des mains raides et les coups de couteau au dos comme une sorte de foudre qui s'abat sur moi le vieux à présent juste du pouce la télécommande un deux trois et fixer là-bas les saules qui frôlaient l'eau et repéraient brochets et perches dans les oreilles les gosses dans la cour et leur ballon qu'avant j'aurais crevé avec d'autres sur la berge les cannes au rabais du Fabrègue et ma cave qui la boit les jeunes ne boivent plus les jeunes ne montent plus moi j'avais monté dans la hiérarchie mais eux pas pas en me reposant non bien dressé par le paternel à grands gnons dans la tronche et tu marches droit mais peux pas poursuivre non assez combien de temps moins long j'espère que la dernière fois ça n'avait pas marché la carabine c'est trop haut et puis mes mains qui m'obéissent plus non pas à dire je connais la formule celle-ci comme tant d'autres apprises pendant la route pour le Luxembourg responsable commercial Ouest-Europe oui monsieur avec rien au départ sinon de la boue aux godasses quand je pense tout ça pour quatre gosses tous plus bas que moi j'ai chaud c'est-à-dire rien trois fois rien bien sûr Simone excellente cuisinière repassait comme un as et pardon les réceptions les grands patrons en parlaient jusqu'au siège du chiffre en hausse encore encore et des réceptions à Simone la volonté aussi maintenant c'est pas monnaie courante moi la dragée haute aux docteurs allemands combien d'heures à ingurgiter

des formules du par cœur dans tous les sens j'ai froid une sieste les informations dîner un deux trois avec le pouce et couché le corps brisé mais comme en plein jour cette fois la bonne c'est lancinant et recommencer pardon Simone mais toi tu sais tu dis rien mais tu sais je t'aperçois tu me parles tu avais enlevé la dernière fois le sac plastique de mon visage pourquoi ta main sur ma joue je ne la sentirai plus la peau comme du marbre des points blancs jaunes noirs un deux trois il y en a trop ce que je veux pour après j'aurais dû laisser un

## I

### **« On choisit ou non de monter sur une planche savonneuse »**

La voix lui parvenait de loin. Pourtant, le corps d'où elle partait était juste là : à deux bras de sa jambe droite, qu'il avait repliée sur la gauche. Il sentait bien ces absences-là le happer, aurait voulu revenir. Rien n'y faisait, dans le tourbillon des choses seule la bouche était fixe. La dernière bouée qui le maintenait au réel. La fixer plus fort pour peut-être réentendre. Réentendre pour raccrocher le wagon des heures, avec ses mesures si arbitraires. Ces derniers temps, le train des choses passait près de lui sans s'arrêter, l'arrimant toujours au quai de ce souvenir. Il parvenait à entendre, cependant, l'absurde raisonnement tenu par ce remplaçant. Le troisième. Le médecin originel avait été éborgné par une balle de golf. Il avait encore oublié comment il était arrivé ici. Quitte la bouche des yeux, se disait-il, tu te rappelleras. Mais c'était cela dont, justement, il s'agissait : ne pas se rappeler. Planche savonneuse. Une ombre mouvante sur le mur du fond. Sa vue se brouille. Il se saisit du mouchoir en papier, sent qu'on le saisit. Combien sont-ils ?

Il y a plus de cachets que d'habitude. Grosse Paume les lui enfourne dans la bouche tandis que Gros Bras lui maintient la mâchoire ouverte et les mains dans le dos.

Le couloir au néon éclairé, sans fenêtre. Les portes épaisses, et derrière elles des hurlements étouffés. Il reconnaît Muriel. C'est elle qui est chargée de contrôler les volts. Francis, lui, c'est le préposé aux sangles. Les deux ont un voile comme de tendresse qui passe dans leurs yeux professionnels.



« Vous êtes encore monté sur la planche savonneuse, monsieur le veuf ».

Il avoua que oui. Il s'était souvenu juste une seconde la raison de son séjour. Avait vu les images. Des bribes de couleurs violentes venaient prendre l'ombre mouvante. Sombre décalque du corps mort d'Armelle, se balançant au bout de draps qu'elle avait noués ensemble. Au-dessus du landau où se trouvait le nouveau-né. La douleur au thorax a alors tout recouvert de rouge.

## II

### De l'électricité dans l'air

Moi, même si ça va être dur, je peux continuer. Lui, je ne sais pas, à le voir comme ça, les talons qui raclent, surveillé du coin de l'œil par Francis, l'aide-soignant.

Ça fait déjà cinq minutes que Francis l'a posé là : je n'arrive toujours pas à voir s'il respire. Tous les mardis c'est la même ronde. Le week-end passé au plumard, dernière perfusion le lundi, pour préparer la semaine. Mardi, mercredi, jeudi, ils se remettent. Les électrochocs le vendredi. Les premiers jours, je ne voulais pas y croire, et puis je me suis rendu à l'évidence : certains sont soignés par électrochocs. C'est dans les sous-sols paraît-il. Ici courent toutes sortes de bruits. Sur les médecins, les traitements, les infirmiers, les patients, les dérèglements, les façons d'y remédier qui sont relativement larges. Par exemple, moi : « aboulie », traitement chimique simple. Mais moi, encore, ça va. Lui, là, il est bien dans les choux. Le concierge de profession, lequel un jour a vidé les ordures des locataires dans son propre logement, affirme qu'il est ici parce qu'il a trouvé sa femme pendue. Je crois qu'il le sait parce que sa chambre est juste au-dessus et que les capitons commencent à vieillir. Alors lui, typiquement, le traitement simplement chimique ne peut pas suffire. Il faut le choquer, dit-on. Je n'arrive pas à savoir combien sont traités ainsi. J'ai demandé au remplaçant d'avant, refus de me répondre. Ils sont bien gentils, les toubibs, mais faudrait quand même qu'ils cessent de se prendre pour le nombril du monde. Ils ont le plus petit doctorat existant — je parle des généralistes, hein — et ça exige quasiment de se faire appeler « docteur ». Et nous, notre nom : « patients ». Vous aviez déjà noté ? C'est ironique, hein ?

Alors, je suis assez partisan de bousculer un peu tout ça. Comment ? « Schizophrène » ? Non : « aboulique ». Oui, donc, passer des plombs à attendre après les toubibs, moi, nous, enfin un certain nombre ici, nous sommes d'avis que cela doit changer. Nous avons un responsable dans chaque aile qui recueille les doléances. Comment, je ne peux pas dire que les psychiatres ont le plus petit doctorat ? Je vois que je suis tombé sur un esprit obtus... Moi, ça va. L'esprit, il se trouve que je l'ai large et que ça me permet les raisonnements par analogie. Parfaitement. A-na-lo-gie. Voulez-vous un dictionnaire ? Je vous dis que je ne veux plus patienter. Quoi, « la dame patiente bien, elle » ? Mais qu'elle patiente, cette dame, qu'elle patiente. Mais ne vous en faites pas. Pour l'instant, la queue est constituée de patients bien dociles. Docile du latin *docilis* : « qui se laisse instruire ». Sous prétexte de doctorats. Comme c'est pratique. Vous allez voir quand nous allons faire remonter les informations recueillies par nos responsables. Nous allons faire une QPC. Comment, qu'est-ce que c'est ? Une question prioritaire de constitutionnalité, voilà ce que c'est. L'analogie permet la vivacité. Le moindre contradicteur : en miettes. J'ai dit. Oui, donc, savez-vous combien de patients sont soignés par électrochocs ? Comment, avec moi ça fera un de plus ? Mais, je ne vous permets pas ! Avalez votre traitement de vache et puis sortez de la queue. Mais j'aperçois là-bas le responsable de l'aile C. Ce visage tuméfié qu'il a. L'autre est revenu et quand l'autre revient, il lui faut l'expulser, le faire sortir. Je suis d'accord avec lui, contre le mur, c'est ce qu'il y a de plus garanti pour une expulsion dans les plus brefs... Comme d'ailleurs on fait des squatteurs intempestifs. Analogie, toujours. Vous voyez ? À tous les coups. Oui, donc, l'autre est revenu ? Non, pas le vieux et ses deux TS, l'autre. L'autre.

### **III** **Sportif**

La voix résonne dans la pièce qui, ordinairement, fait office de gymnase.

« Non mais tu en veux une ? Dis-le ! Dis-le ! »

La minuscule professeur d'espagnol se tasse encore un peu. Les mandibules trahissent la peur. Les mains suintent la panique.

C'est juste à la commissure des lèvres que le groupe peut voir les progrès de Mme Garcia : sous le palimpseste de l'effroi, comme de la colère. Mieux : de la révolte.

« Vous faites de grands pas ! De considérables progrès ! N'est-ce pas ? » entonne le psychanalyste qui anime les séances à l'adresse du groupe hétéroclite qui l'écoute dans un silence de cathédrale. La minuscule Mme Garcia esquisse un sourire qui glisse vers le soupir, puis lentement, de façon prévisible, hoquette doucement et libère de grosses larmes. Si on prend du recul et qu'on observe cette dame : tout petit visage, comme en porcelaine, posé sur des épaules moins larges qu'un cintre ; alors les larmes paraissent disproportionnées. Énormes, lentes, atteignant le menton, comme vrillé vers la gauche, et qui tremble à présent. Le tout trempe mollement le foulard qu'elle ne porte que durant ces séances collectives. Machinalement, elle s'est recroquevillée sur sa chaise, son regard tourne, à l'affût de ce que l'air pourrait contenir de menaçant.

« On remercie M. Berger pour sa convaincante prestation de mari violent. » Franc sourire du psychanalyste. « Madame Garcia, que ressentez-vous à ce moment précis ? »

« Je sais pas. Je dirais que je me sens mieux que pendant les autres mises en situation. En même temps, je connais un peu M. Berger, c'est lui, un homme charmant. Mon mari... lui... » Sévère, le psychanalyste la relance sur son ressenti immédiat, les images qui lui viennent spontanément.

« Ben... Je vois son œil. C'est comme s'il n'y avait plus rien d'autre dans ses yeux qu'une fente verte dans un fond de rouge. Il titube déjà depuis quelques temps, alors j'ose à peine respirer. Il me guette. Il interprète le moindre froncement de sourcils. Généralement, la deuxième bouteille de rioja est déjà bien entamée. Mais Monsieur boit vite. Il s'enthousiasme. Moi, souvent, après les cours, je suis exténuée, faut les tenir les jeunes aujourd'hui, des classes de vingt-cinq... et j'aime bien m'installer gentiment dans le voltaire et puis regarder la télévision espagnole pour les informations. C'est souvent comme ça que ça commence. Il jette son exemplaire du *Quichotte*, pose ses mains sur le dos du fauteuil. Se penche sur moi et moi, je sens son haleine, et quelquefois autour des lèvres c'est violet, parce qu'il s'est essuyé avec la manche de son gilet. Et il vitupère contre les âneries de la télévision, comment je peux regarder

ça et que, de toute façon, ma sœur me tiendra informée des événements. Quelquefois, il retourne dans le cabinet de lecture en maugréant, et alors ça m'est déjà arrivé de faire sous moi. Le soulagement, vous comprenez. Quelques fois, il reste. J'entends son pas ivre qui tourne autour de moi, et qui se cale sur sa respiration à lui. Parce que moi, je ne respire plus. Et ses yeux. Ses yeux... De la haine, il n'y a plus que ça. La fois où il m'a cassée la mâchoire... »

« Merci madame Garcia, mais l'heure tourne. Nous allons maintenant écouter Melle Rousseau nous dire où elle en est avec son obsession de la putréfaction ».

#### **IV**

### **Correspondance**

Ma chère Adèle,

J'ai tenté de te joindre à de nombreuses reprises, aussi je me demande si ton téléphone n'est pas en dérangement...

Hier au soir, j'ai donc décidé de t'écrire cette lettre pour te livrer mes impressions en ce début de séjour qui, contre toute attente, s'avère plutôt agréable. Le lieu, d'abord : vaste et aéré, planté un peu en hauteur au milieu d'une forêt où les chênes dominant, avant de laisser place à des vivaces et à des herbes hautes, nettement plus en aval, quand on s'approche de la rivière. Le parc a un point culminant, d'où l'on peut entendre le vent agiter le feuillage argenté des peupliers. J'y vais souvent pour réfléchir, en retrait de l'agitation et du désordre qui règne parfois ici. Certains patients, bien que généralement très sympathiques et dotés d'une générosité de cœur peu commune, se comportent de façon réellement inappropriée ou dérangeante.

Ainsi, la nuit, il y a un homme très maigre et d'âge mûr qui se promène nu dans le couloir. Il pénètre dans les chambres de certaines patientes pour leur demander une masturbation... L'incident s'est hélas tellement répété qu'une procédure de renvoi est en cours. Il y a encore un type qui, encore pendant la nuit, s'est mis en tête de déménager sa chambre pour l'arranger à son goût et de traîner son mobilier sur le sol. Or, il se trouve que dans un souci évident de préservation, nos quelques meubles sont cloués au sol... Le staff médical s'est ému que le type se soit retrouvé avec un

marteau entre les mains et ait proprement fait des trous dans le sol pour en désenscastrer le bureau et l'armoire.

Il y aussi, et c'est, comme tu t'en doutes, le plus pénible, celles et ceux qui connaissent de fortes tentations suicidaires. Pour prévenir ce fait, nos fenêtres ne peuvent s'ouvrir que sur une amplitude de quarante-cinq degrés, et sont fixées par des équerres articulées au moyen d'une vis. Ainsi, un corps ne peut s'y glisser pour se balancer dans le vide. Parce que c'est arrivé il y a quelques années. Or, une patiente a tenté de s'ouvrir les veines du poignet en le plaçant dans l'équerre puis en rabattant très rapidement et très vivement la fenêtre. C'est moi qui ai alerté les infirmières. J'ai d'abord entendu des coups un peu sourds et puis des râles plus forts et plus fréquents. Ils se situaient quelque part entre des spasmes d'extase sexuelle et le bruit qu'on fait quand on vomit de la bile. Quand j'ai ouvert la porte, mon regard s'est d'abord porté sur le sang qui rigolait du bout de ses doigts jusqu'au sol, et ensuite sur les petits morceaux de chair qui reposaient sur l'équerre en acier, un peu comme les montres de Dali, tu te souviens ? Presque aussitôt, elle s'est jetée sur moi et jamais de ma vie je n'ai vu un regard pareil, si interloqué d'être interrompu dans ses projets d'avenir, en quelque sorte. Peut-être un peu le regard d'Émilie, avant que je ne la percute.

Malgré tout, je reste positif. J'ai tout le temps de réfléchir. Quelquefois, je couche le fruit de mes réflexions dans un carnet. Le psychiatre me dit que ça peut déclencher quelque chose comme un processus « cathartique ». Je crois que tu ne me reconnaitras pas quand tu viendras me rendre visite. Je me suis rasé la tête ! C'est plus hygiénique ici, je préfère. J'espère aussi que quand tu viendras, tu me permettras une nouvelle fois d'assister au doux et si reconfortant spectacle de ta chaude nudité.

Sois bien persuadée surtout que c'était purement accidentel. J'imagine combien il doit être difficile de perdre son enfant, mais était-ce pour autant nécessaire de m'interdire de venir à l'enterrement ?

Reste aussi persuadée de la profondeur des sentiments que j'éprouve pour toi.

Amoureusement,

*Daniel*

## V Enfantillages

Ben moi si j'suis là, c'est d'abord la surprise d'avoir eu des triplés. Personne nous avait dit à moi et ma femme qu'y en aurait trois. On en avait déjà deux, peu d'écart, ça gigote partout, toujours avoir l'œil dessus, et pis les lessives, sans arrêt, le jardin qui r'ssemble plus à rien, de la terre toujours bien noire et bien collante avec la pluie qu'on a par chez nous, de celle qui fait de grandes traînées sur l'carrelage. Pensez, des carnages sans fin, des grandes pataugeoires stridentes d'excitation gamine. Et pis la serpillière constamment à la pogne. Le sèche-linge, toujours, comme vissé aux oreilles, avec le tambour qui s'affole et les pieds qui cognent pendant l'essorage à faire une tronche comme ça. Alors, comme ça, moi j'me suis dit, juste quat », c'est presque pareil. Pasque que les tours de nuit, avec des triplés, ça d'vient des nuits complètes sur le qui-vive, seul. Imaginez ma femme, complètement crevée, comme un vieux ballon de cuir percé par des crocs de clebs et qui gît dans un coin de cour, trois à la suite. On en r'venait pas. J'ai cru qu'elle allait mourir et pis des déchirures comme y faut ! Les bib'rons à faire chauffer en alternance, le linge prop », faire l'change. Au bout d'un d'jà, y'a d'quoi regretter, mais au bout de deux complets, y vous reste l'troisième et à la fin du troisième, le premier qui venait de s'endormir s'met à chialer pasque pour le dernier vous allez trop lentement, alors y piaille comme pas permis, pendant que le deuxième rend ce qu'y vient d'avalé. C'est infernal, infernal...

Et pis ma femme, avec sa patte folle, ben forcément, elle fatigue fois deux plus vite. Parce qu'elle a une patte de traviole, depuis l'accident. Elle attendait le deuxième. Miracle qu'elle soit arrivée à terme, y z'ont dit. Mais les trois, là, ça vous lessive... Pas une seconde à vous. Alors, j'ai commencé à m'dire qu'juste des jumeaux, ça nous suffirait. Au début, c'était juste comme ça, pour imaginer un peu de détente. Et pis cette idée s'est enfoncée chaque fois que ça braillait ou quand j'apercevais un linge à eux qui séchait. D'la hargne, c'est dev'nu. Et pis, me suis mis à raisonner l'affaire. Arrêtez le talc et le laver juste à l'alcool. Et, très lentement, il a commencé à faire des irritations. Je m'arrangeais pour qu'c'soit le mien en permanence. Le prétexte : y pleure tout l'temps, j'le garde dans les bras. Et pis après, j'lui changeais juste le linge. Rien que ça

et pis d'l'eau d'Cologne pour pas que ma femme remarque. J'avais enfin des pensées à moi. Je le voyais verdir' légèrement, et pis il a eu d'la fièv». Et pis un soir, quand j'étais plongé dans mes pensées, j'ai pas entendu v'nir ma femme, à cause de sa patte fol' qui fait qu'j'ai pu envie d'elle et sa voix m'est parvenue de très loin, comme si c'était plus mon affaire : « mais il est en train de pourrir ! »

S'en est suivie une sacrée engueulade comme c'est pas permis, et pis elle est allée s'enfermer dans not'chambre en m'disant que j'étais un monstre. Ça m'faisait drôle pasque j'étais d'jà dans l'garage, juste en dessous et que je l'entendais d'puis en haut, fin' j'veux dire sa voix elle descendait d'en bas. Comme j'imagine celle de Dieu. Je n'sais plus trop, avec le vacarme du sèche-linge et toutes ses petites affaires étendues. De partout, j'avais froid sauf à la pointe des oreilles qu'était brûlante et les tempes qui cognaient fort. Je voulais que ça s'arrête n'importe comment. La police allait venir, j'avais pas le temps de prend' l'escabeau et la corde qui sert pour la jument de ma femme. C'est là que j'ai vu le pot. Je savais pas trop ce que ça allait faire, mais il fallait que je fasse quelque chose pour disparaître, sale assassin que je suis. Disparaître, tout bonnement, quoi. Et j'ai bu l'eau de Javel. Je saurais pas décrire. Ça irradie en premier dans l'estomac et pis ça r'monte le gosier, pis la gorge. Quand vous respirez, c'est encore pire. J'ai vomi une couleur que j'avais jamais vue, et ça moussait. Pis, j'ai plus rien vu jusqu'aux urgences. Mais ça aurait pu êt' pire si ma femme avait porté plainte. Je crois qu'après tout, sa patte foll », c'est pas si grave.

## VI Jour de repos

Au-delà du cimetière, depuis sa fenêtre, il distinguait bien le givre épais sur les voitures. Il ne fallait pas être grand mage : à la bibliothèque universitaire, sa responsable goberait l'histoire du moteur exténué par le froid. D'ailleurs, un matin, il avait bien vu l'air de mépris qu'elle avait eu en voyant l'allure de sa voiture. Elle était un peu condescendante, sa responsable. Elle ne s'était pas embarrassée de détours pour lui dire droit dans les yeux que ce tutorat lui avait été imposé par la direction. En y réfléchissant mieux, cette femme, conservatrice de formation, était aussi, un peu malgré elle, bienveillante. Mais de cette bienveillance qui habitent les êtres

n'ayant connus que peu d'épreuves. Celles et ceux qui ont fait les bons choix, après les bons calculs, aux bons moments, à peine conscients, qui s'imposaient d'eux-mêmes. Sans qu'ils aient vraiment à y réfléchir, assurés de leur bon droit et bien à leur place. Les choses se passaient pour eux comme si les événements s'ordonnaient sans heurts apparents. Quelque chose comme une partition déjà écrite pour eux. Parfois, et seulement ceux parmi les plus empathiques de ces individus, ils tentaient de se mettre à la place des moins bien lotis.

Ils le faisaient souvent de façon maladroite puisque, il l'avait vérifié déjà à de maintes reprises, l'imagination n'est jamais l'expérience. Une fois, elle lui avait même dit qu'il fallait qu'elle lui explique les choses plus lentement avant qu'il ne se fasse complètement à son poste, car il était bien établi par les études que les « bénéficiaires » rencontraient des « difficultés spécifiques », qui les tenaient « éloignés de l'emploi ». Cela avait été une nouvelle fois vérifié par les « expérimentations ». Elle avait retenu cela de son entrevue avec la responsable locale du dispositif quand celle-ci s'était déplacée à la bibliothèque pour évoquer avec la tutrice son adaptation à « l'environnement de travail », savoir s'il répondait bien aux « attentes » et s'il tenait compte des « consignes ». Les disponibilités de chacune avaient fait que l'entrevue s'était déroulée derrière la banque de prêt, à la sortie d'un amphi très fréquenté. Jusque-là, à part quelques tâtonnements, les étudiants de la bibliothèque semblaient l'avoir pris pour un pair. Ceux qui étaient là l'observaient sous ce nouvel angle. Lui aussi, il les observait. Quand leurs regards se rencontraient pendant une fraction de seconde, il se dessinait dans ceux des étudiants le sceau d'une distance et de comment la maintenir.

Ce matin, pas de consignes, pas de tutrice, pas de dispositif. Pas d'étudiants, plus d'enseignants. Après tout, la voiture qui ne démarre pas, en forçant un peu le trait d'une voix inquiète, ça pouvait aisément laisser croire à sa tutrice que se profilaient des frais de réparation importants. Ça rentrait dans la case « freins de mobilité » que connaissent fréquemment les « bénéficiaires », ce qu'encore une fois leurs « expérimentations » avaient vérifié. Et puis demain, c'était le jour où avaient été fixés ses modules de formation obligatoires en bureautique, soit un week-end de deux jours en pleine semaine. Sa référente avait eu bien raison : ce contrat aidé à mi-



temps ne pourrait lui être que bénéfique, au vu de sa situation ; situation qu'il avait améliorée en accédant au logement « autonome », adjectif qui revenait sans cesse dans la bouche de la référente. « Autonome » ponctuait aussi de nombreux paragraphes de la plupart des courriers administratifs qu'il recevait, un mot qui semblait être comme le point d'arrivée d'il ne savait plus trop quoi, à force de l'avoir entendu. Ce qu'il avait tout de suite saisi, c'est que ce mot fétiche était la justification d'une foule de gens dont le travail consistait à parler, comme d'une hypothèse possible, et par conséquent moins que probable, de l'emploi que certains, dont lui, visiblement, étaient susceptibles d'occuper : l'emploi « durable ». Intrigué, il avait demandé à sa référente ce que cela signifiait. Par « durable », on entendait un emploi dont la durée était « au moins égale à six mois ». Presque aussitôt, il lui avait répondu que c'était pas long six mois. Elle lui avait coupé la parole brusquement, d'une façon que seule permet l'assurance sociale et professionnelle, en lui faisant remarquer que « durable » n'était pas synonyme de « durée indéterminée ».

Il rouvrit les yeux et il sut. Ça aurait pu être « durable » avec Sonia. Sonia avec ses yeux en mitraille. Sonia et son « statut quasi héréditaire d'enfant d'immigrés », phrase qu'il avait entendu prononcer lors d'une discussion entre deux historiens qui se tenaient à bonne distance lors d'une pause sur le parvis de la bibliothèque, alors que Gaëtan, qui se consacrait exclusivement à la jalouse et maladive application des cotes, lui racontait comment il avait été reçu à la CAF une quinzaine de jours plus tôt. Sonia et son père. Sonia et sa mère. Sonia. Et l'enfant, maintenant. Il lui avait nécessaire de fuir. Ici, Sonia n'y mettait jamais les pieds. S'en cacher depuis la fois au centre commercial, et comment il s'était trouvé dépourvu. Hier, ça avait été la première confrontation depuis l'enfantement. Il aurait voulu que cela se fasse ailleurs. Mais depuis la fuite, il préférerait, lui, choisir les endroits. Et la clinique, ça n'avait pas été pas un endroit. Pas le droit de sortir. Pas le droit de fumer. Juste le droit d'avoir sous les yeux de plus pauvres hères encore qu'au centre commercial. Il lui avait longtemps fallu cligner des yeux pour l'admettre : à certains, on leur balançait des décharges électriques. Après, ils étaient juste des enveloppes vides, qu'on pliait sur un

canapé de la grande salle commune, puis qu'on dépliait pour les replier dans leur lit.

Et puis, non. Sonia n'avait aucune raison de fréquenter ce quartier, en pleine «gentrification», comme il l'avait appris d'un étudiant en géographie un peu causant qui y faisait son «terrain».

## Noëlle Rollet | Passages



### À propos de l'auteur

*Née en 1981, agrégée de lettres classiques, a d'abord envisagé une carrière universitaire avant d'enseigner, tout aussi brièvement. S'est finalement tournée vers l'édition et exerce aujourd'hui en « électron libre » (freelance) le métier de relectrice-correctrice et d'éditrice, suivant un goût immodéré pour la langue et la littérature et une vive curiosité pour les évolutions du secteur. Côté plume, participe à divers projets collectifs et revues, dont Œuvres ouvertes, et tient un site de création et critique littéraire, glossolalies.net*



La gare est parfaitement déserte. Pas un chat, pas un bruit hormis l'imperceptible grésillement des néons qui illuminent féroce­ment le hall vide et le ronronnement continu des escalators. Teintes neutres, gris et beigeasses des cloisons délimitant les divers espaces et du carrelage marbré, blanc malpropre des murs. Touches de couleurs primaires, plastiques, et esseulées au gré des équipements : rouge des distributeurs de boissons et de friandises, bleu des guichets automatiques, jaune des composteurs. Quelques irrégularités dans la répétition de cet environnement parfaitement fonctionnel : le cliquetis d'un néon défectueux à la lumière intermittente, un autocollant jaune fluo à rayures noires qui signale un carreau défoncé, une rangée de bancs trouée d'un siège disparu.

Dehors, la nuit, l'obscurité et les lumières de la ville.

En dessous ferraille et passe un train de marchandises. Plus rien pendant un moment.

Puis le pas régulier et rapide d'un homme qui arrive par la porte sud, traverse le hall d'accueil sans s'arrêter sous le tableau d'affichage (son regard enregistre à la volée le numéro de voie), dépasse salle d'attente et espace de vente, son pas résonne sous la voûte déserte, pressé, pressé, il se dirige vers la voie H, plonge la main dans sa poche d'où il sort son billet, fait halte trois secondes pour le composer, et descend sur le quai en dévalant l'escalator du même pas rythmé dont il a parcouru toute la longueur du hall. Au bas des marches, il poursuit sur sa lancée sans un instant d'hésitation, droit sur le banc devant lequel il s'arrête enfin. Il laisse glisser de son épaule un sac de voyage gris à parements violets, le pose sur le siège à sa droite, s'assoit sur celui d'à côté et pousse un soupir inaudible, ferme très brièvement les yeux. Après quoi il reporte son regard sur l'horloge, dont le cadran indique 23 h 13. Il a plus d'une demi-heure d'attente.

Il tâte ses poches, hanche droite hanche gauche pectoral droit gauche, retire l'un de ses gants de cuir de noir, fait glisser la fermeture-éclair de son caban, passe la main dans la poche intérieure gauche, extirpe son portable, l'allume, la lumière de l'écran révèle un

instant ses traits tirés, les larges cernes bruns sur la peau blanche, pas de texto, pas de nouveau mail, il réappuie machinalement sur le bouton, tranche droite en haut, range le téléphone dans la poche extérieure gauche, frissonne, remonte la fermeture-éclair, le col, s'emmitoufle jusqu'au nez, et regarde le quai, la voie devant lui, les autres quais au-delà.

Même gamme de couleurs que dans la gare, enfumée par l'éclairage plus chiche, par un souvenir de locomotive à charbon vapeur, par l'idée de pollution. Le rouge Selecta est à peine brun. Une succession de bandes parallèles étroites : revêtement antidérapant, bande blanche délimitant le bord du quai, rail, variation transversale de parallèles resserrées perpendiculaires aux autres parallèles, second rail, puis seconde voie pareillement constituées de deux rails et multitudes de traverses, aplomb du quai, bordure blanche, rangée de bancs en face, et recommencer. Les bandes suivantes ne sont bientôt que des lignes, vues d'ici.

Une tache jaune fluo au milieu des rails. Un agent assermenté traverse la voie, disparaît. Puis rien.

L'homme étouffe un bâillement, cligne des paupières une fois, deux fois, à la troisième garde les yeux fermés une bonne dizaine de secondes, puis sort de sa torpeur, regarde l'heure. Il se secoue, se lève, fait les cent pas, le nez toujours plongé dans son col, bras croisés pour se tenir chaud. Le talon de ses semelles claque sur le bitume, ébranle la carcasse. Vibration hanche droite bref tintamarre. Sans se presser, il sort le portable, l'allume, lit le texto, sa femme, retire gant noir droit précédemment remis, répond – oui il rentre ce soir, très tard, qu'elle se couche. Toujours pas de mail. Il se rassoit, fait défiler les fils d'actualité auxquels il est abonné, en parcourt quelques-uns d'un œil distrait, sourit parfois. Interrompu par revibration-tintamarre, lit le début du texto « Marie : Sale journée au boulot, je suis absolument ri... » tout en touchant le message de notification apparu, puis la suite s'affiche à côté du visage d'une jeune femme, trente ans à peine, brune, regard malicieux, grand sourire. Son regard se perd un instant. Il relit le texto, son pouce hésite, ferme l'écran, l'homme éteint le portable.

Il se redresse, prend dans la poche arrière de son jean un paquet de cigarettes aplati, le porte directement à ses lèvres qui en saisissent une, récupère ensuite le briquet, la flamme danse, projette une ombre mouvante et éphémère sur le visage de l'homme,

disparaît, le bout de la cigarette rougeoie plus intensément lorsque l'homme tire une taffe.

Il suit du regard les volutes de fumée vite égarées. La cigarette se consume. Il observe l'infime palpitation de la braise sous la cendre.

Il tourne la tête vers la gauche, vers l'enchevêtrement des voies de chemin de fer, vers les boucles et les nœuds qu'elles forment, les aiguillages. Il ne voit rien, à peine quelques éclats sur l'acier.

Dernière bouffée, puis il laisse tomber le mégot entre ses pieds, l'écrase sous la semelle de sa santiag. Contemple le bout luisant de ses bottes.

Il attend.

Le froid et le silence. Le cliquetis de l'escalator grince avec plus d'entêtement au grand air. Le visage de l'homme se crispe insensiblement. Les échos assourdis de la circulation lui parviennent par intermittence, sporadiques. De temps à autre mugit une bourrasque de vent, qui chasse les nuages de la lune pâle à en devenir grise, les ramène le coup suivant.

L'homme fourrage dans son sac, y attrape des écouteurs, les fiche dans son portable, se les colle dans les oreilles, le pouce glisse et tapote, l'écran s'éteint, ses yeux se ferment, il reste presque immobile, la tête légèrement en arrière. Sur sa cuisse, ses doigts battent la mesure, précis et rapides. Jusqu'à ce que le train arrive.

\*

Peut-être l'homme se méfie-t-il de la symbolique de la gare, des trajectoires qui s'y lisent, des destins qui s'y nouent, se durcit-il pour ne pas y céder, aimerait se faire raide et froid lui aussi dans le béton et l'acier, regard fixé droit devant, vide de ne rien voir, peut-être donne-t-il ainsi forme et consistance, ou mieux yeux clos pas de regard, peut-être crée-t-il très soigneusement ce rien qui le protégerait, peut-être son pas trop vif, sa trajectoire au cordeau doivent-elles le doter d'armes contre les échos plus subtils, les gestes plus sinueux de la mémoire et de l'oubli, peut-être s'aveugle-t-il pour ne pas voir surgir de sous sa semelle, à chaque fois qu'elle quitte le sol, ne pas voir s'étirer dans la condensation de son haleine, à chaque respiration, ne pas voir glisser le long des murs, dans la clarté trouble, les ombres grêles de son passé, peut-être redoute-t-il les

méandres qu'elles dessineraient, craint-il qu'elles brouillent les cartes et leurs routes, sans doute sait-il que dans une gare parfaitement déserte, parfaitement fonctionnelle, parfaitement neutre, l'attend un autre labyrinthe et le murmure des hantises.

Les yeux rivés droit devant regardent ailleurs, il arpente une gare vide, cette gare vide et toutes les autres gares qui ont suivi, vides ou pleines à craquer, il ne s'agissait pas de sa première gare, et d'autres depuis qui auraient dû la cacher n'ont fait qu'enfouir plus intimement cette gare particulière, où il s'était retrouvé un sale soir d'hiver, déjà, mais même une gare fourmillante au soleil de juin rappelle à lui la première gare qui n'était pas la première gare, mais celle qui devait désormais les contenir toutes, et lui aussi, le contenir lui aussi, à chaque fois qu'il met désormais le pied dans une gare, cette gare-ci le happe, ce qui gravite autour d'elle, cette horrible soirée de janvier, un embrayage subit, qui change la donne et même s'il y avait finalement eu plus de peur que de mal, cette fois-ci, restée gravée dans sa pupille, dans son cœur où rebondit dans chaque gare qu'il traverse le lointain écho de tout ce qu'il avait ressenti alors, dans cette gare-là, la suite n'a pas été joyeuse pour autant, ni jamais plus les gares, jamais aucune gare n'a complètement évincé, fût-ce pour un instant, cette autre gare, rendue au contraire et dans le meilleur des cas plus nette par contraste, quelle que soit la gare, quel que soit le voyage, il n'y a jamais plus que lui, étrangement seul et démuné, avec le souvenir de cette gare qui s'amalgame le souvenir de toutes les autres gares... Le souvenir partout répandu de la perte, sans rien de si terrible, au fond, l'absence parfois presque douce, feutrée jusqu'à l'oubli, et peut-être ne le devine-t-il même pas, finalement, avec sur sa nuque notre haleine qu'il prend pour celle de la nuit, tandis que nous gravitons autour de lui, dans l'angle mort de son regard.



## **Renaud Schaffhauser | Hôtel Pelikan**



### **À propos de l'auteur**

*Vit en Suisse, où il donne des cours de français pour des personnes francophones (langue première ou seconde) qui ont des difficultés avec la lecture et l'écriture. Son blog : [lepelikan.net](http://lepelikan.net)*

## 1.

### CE MATIN

je suis en grande forme la ville se réveille l'air est frais conditions idéales pour le narrateur que je suis d'autant que dans cette histoire rien n'est écrit d'avance, personnellement je n'aime pas trop les scénarios si vous voyez ce que je veux dire, dans cette histoire comme dans la vie à chaque instant tout est ouvert tout reste possible on ouvre une porte qui donne sur une autre porte et l'on se retrouve dans un paysage inconnu qui nous rappelle des souvenirs que nous n'avons pourtant jamais vécus.

### PERSONNELLEMENT JE SUIS COMPLÈTEMENT

vide les mots que je prononce me semblent sonner creux par exemple quand je prononce le mot « moutarde » la moutarde ne me monte pas au nez, je prends le mot « moutarde » parce que pas plus tard que la semaine dernière je me trouvais sur une aire d'autoroute dehors il tombait une pluie battante dans la station-service la vendeuse avait le regard clair et les avant-bras étonnement bruns et poilus j'étais hypnotisé, pour dissimuler mon trouble j'ai feint de m'intéresser à un dispositif ingénieux composé de six ou sept cylindres métalliques tournant sur eux-mêmes au-dessus d'un bain de vapeur entraînant à leur tour en une rotation parfaitement régulière un lot d'une bonne demi-douzaine de saucisses, en sortant de la station-service j'ai presque regretté de ne pas y avoir commandé un hot-dog *avec de la moutarde* plutôt que de m'être attardé de l'autre côté dans la salle de restaurant pour regarder tomber la pluie en avalant un hamburger aux champignons, la rotation parfaitement régulière des saucisses songeai-je en reprenant la route m'était apparue comme la promesse d'une vie nouvelle comme un encouragement à poursuivre sans délai ma propre trajectoire.

## LA POPULATION S'ÉTAIT RASSEMBLÉE

sur la place principale de la ville dans l'attente d'une communication importante des autorités, des familles entières avaient fait le déplacement depuis les faubourgs, certaines étaient arrivées là semblait-il depuis plusieurs jours on jouait aux cartes on buvait du thé noir on allumait des feux pour cuire des pommes de terre, pour accéder aux Archives continentales il me fallut traverser la foule enjamber des femmes allaitant leur enfant contourner un attroupement houleux autour d'un combat de chiens piétiner des guenilles offertes à la vente une vieille paire de bottes un châle foncé une veste d'uniforme délavée, à plusieurs reprises j'ai cru reconnaître parmi les visages qui se retournèrent sur mon passage celui de la vendeuse de la station-service dont me séparaient pourtant quatorze heures de route que je venais d'accomplir sans m'arrêter, ce n'est pas une foule aussi hostile soit-elle qui me déviera de ma propre trajectoire hurlai-je toujours encouragé par le souvenir de la rotation inexorable des saucisses mais mes mots sonnaient creux dans le brouhaha intense d'ailleurs je n'étais pas le seul à vociférer des hommes surtout mais aussi des femmes jeunes ou vieilles lançaient par intermittence comme pour elles-mêmes des bordées de jurons chuintants et incompréhensibles. Un orchestre de vents entonna une valse lente et solennelle.

## DE TOUTE FAÇON

il vous faudra attendre me dit la patronne de l'Hôtel Pelikan, la chambre donne sur la Grand-Place vous pourrez voir si les Archives sont ouvertes ou sont fermées parfois la nuit on aperçoit de la lumière avec les événements on ne peut plus compter sur des horaires réguliers vous savez ici tout va un peu de travers et de plus je dois vous le préciser il y a eu le projet de déménagement les travaux ont bien commencé puis le chantier s'est arrêté on dit qu'ils ont déjà déménagé la lettre A la lettre B la lettre C la lettre D tentez votre chance la nuit s'il y a de la lumière le jour si quelqu'un rentre ou sort parfois ils ouvrent pendant une heure ou deux mais les volets restent fermés, les Archives ça n'intéresse plus personne sans vouloir vous paraître indiscrete qu'êtes-vous venu y chercher ? »

## SITUÉE SUR LES CONFINS

orientaux la ville de G. ancienne cité épiscopale forte d'une tradition plus que millénaire en matière d'archivage s'était naturellement portée candidate pour accueillir le projet de regroupement par souci de rationalisation de toutes les archives continentales dans un ambitieux édifice en courbes de verre et de bois qui renouvellerait l'éclat dont jouissait déjà la ville grâce à sa célèbre bibliothèque baroque. Le pouvoir central, soucieux d'affirmer son influence jusqu'à la Zone périphérique de l'Est, n'attendait pas moins qu'une telle manifestation d'allégeance de la part d'une cité souvent frondeuse voire incontrôlable.

## JE REGARDE PAR LA FENÊTRE

la foule est toujours là les Archives sont toujours là pas vu de lumière cette nuit mais je me suis peut-être assoupi aujourd'hui l'air est frais conditions idéales je guette je surveille, les autorités ne feront pas de communication importante et pour cause elles ont quitté la ville depuis longtemps en emportant tout ce qui pouvait être emporté il ne nous restera plus qu'à nous en prendre à nous-mêmes il ne nous restera plus que nos yeux pour pleurer serons-nous seulement capables de reprendre en main les destinées de la cité notez qu'ici la situation n'est pas pire qu'ailleurs j'ai des informations grâce à ma clientèle les autorités ne contrôlent plus qu'une zone étroite de part et d'autre de l'autoroute dit Mme Notke la patronne de l'Hôtel Pelikan, je l'écoutai distraitement, le Continent est à l'agonie le Continent est sur le point de s'effondrer entendait-on depuis des années, en Périphérie du Sud en Périphérie du Nord des zones entières auraient déjà fait sécession, cependant dans la région Centrale dont je suis issu je n'ai jamais rien remarqué.

## UNE FOIS DE PLUS

je relis le courrier reçu quelques jours avant mon départ précipité, Monsieur nous vous invitons à vous présenter aux Archives continentales dans la ville de G. à compter du tant pour y occuper la fonction de. Sur le papier à en-tête officiel des Autorités continentales par souci de rationalisation l'encre avait été

économisée au point que la date de mon affectation reste à ce jour sujette à interprétation, quant à la nature de ma nouvelle fonction elle est tout simplement indiscernable.

...

## 2.

### AU FOND

je pense que ce fut une erreur de m'être considéré jusqu'à présent comme une saucisse passive qui tournerait indéfiniment sur elle-même, erreur car j'ai non seulement déjà réussi à m'extraire plus d'une fois du mouvement implacable du rotor dans des conditions certes assez peu glorieuses sur lesquelles je ne m'étendrai pas aujourd'hui, mais aussi et surtout parce que depuis que je réside à l'Hôtel Pelikan je découvre qu'indépendamment de la possibilité que j'aurais de m'extraire de la rotation c'est le rotor lui-même qui a eu et pourrait avoir encore des ratés, notez que je dis bien «indépendamment» de la possibilité car je pense que ce fut également une erreur une illusion d'avoir cru que mes actions resteraient toujours sans conséquence sur le déroulement de la rotation dans son ensemble, ce que j'entends par-là madame Notke ajoutai-je, c'est qu'au cours de ces journées d'attente et d'observation dans votre établissement j'ai fini par acquérir la conviction profonde que nous sommes tout autant les saucisses que le rotor lui-même.

### JE NE SAIS PAS

ce qui m'a pris ce matin de tenir un tel discours moi qui habituellement ne suis pas très bavard pourquoi me suis-je lancé dans ce vain raisonnement, au moment de les prononcer je sentais que mes mots sonnaient creux en particulier parce que je savais que je ne mentionnerais pas l'essentiel le trouble ressenti à la station-service le regard clair de la serveuse la foule sur la Grand-Place la porte close des Archives continentales, la lumière qu'il m'a semblé y apercevoir cette nuit.

## VOULEZ-VOUS

vous joindre à nous ce soir une fois par mois j'organise un dîner auquel est invitée la meilleure société de la ville vous y ferez des rencontres qui pourraient vous être utiles et agréables laissez-moi vous introduire auprès de certaines personnalités influentes qui seront à même de vous aider à éclaircir votre affaire m'a proposé Mme Notke alors que j'étais en train de regarder derrière elle la reproduction d'un panorama de la ville de G. accrochée au mur au-dessus du comptoir de la réception, je venais de terminer mon discours et confus embarrassé je songeais qu'un jour peut-être mon éloquence ne m'étonnerait plus moi-même, je m'exprimerais avec le tact et l'aisance de ce voyageur de commerce dont j'envie secrètement l'assurance mais que j'évite de croiser dans les couloirs de l'hôtel.

## SUR LA GRAND-PLACE

pas de changement notoire à signaler depuis mon arrivée la semaine dernière une fois de plus j'observe la foule qui ondule au gré des rumeurs et des attractions les valse des orchestres les cris des enfants jouant à se poursuivre entre les attroupements la cuisson des pommes de terre dans de grandes marmites noircies par la suie le discours improvisé d'un orateur perché sur une caisse en bois affirmant qu'à compter de ce jour en ce lieu et à cette heure le peuple lançait un ultimatum aux autorités à l'issue duquel au cas où elles n'y répondraient pas il se verrait contraint de prendre lui-même toutes les mesures nécessaires à l'établissement d'un gouvernement légitime respectueux des droits les plus élémentaires.

...

### 3.

## QUAND

je ne regarde pas par la fenêtre je relis mes notes étalées sur la petite table en bois brun qui compose avec la chaise sur laquelle je suis assis et le lit assorti dans lequel je dors l'essentiel du mobilier de la chambre numéro 3 recommandée à juste titre par Mme Notke pour sa vue imprenable sur la Grand-Place, avantage auquel

j'ajouterais le fait que la chambre numéro 3 se trouve au premier étage première porte à droite en haut des escaliers d'où je peux entendre les clients de l'hôtel sans avoir à les croiser, ils regagnent leur chambre ou descendent des étages et j'ai l'impression de déjà les connaître ces habitués de l'Hôtel Pelikan, Mme Notke n'étant pas avare de confidences à leur sujet, confidences auxquelles je prête l'oreille avec d'autant moins de pudeur et de retenue que je veille à rester moi-même lisse et glissant comme un savon, le matin à la réception devant la reproduction du panorama de la ville de G. une fois qu'ils sont partis vaquer à leurs affaires, courtage recouvrement de créances négoce d'alcools de viandes ou de soieries, et l'après-midi dans le salon privé de Mme Notke où je suis invité à prendre le café pour continuer à l'écouter. La déliquescence de la société la défiance généralisée vis-à-vis des autorités ce pressentiment collectif qu'un nouvel état des choses est imminent tout cela me laisse perplexe me disait-elle hier dans l'intimité de ses appartements, c'est comme si mes propres mots n'étaient plus capables de rendre compte de la réalité aussi suis-je tentée en ce moment de recommencer à chercher dans ma bibliothèque comme je le fis dans ma jeunesse un remède à mon désarroi autant qu'une échappatoire une possibilité d'évasion aussi bien que des mots qui me permettraient d'appréhender sereinement la situation, malheureusement mes dernières tentatives sont restées vaines ni Goethe ni Virgile ne m'ont été d'aucun secours pas plus que les auteurs locaux que j'invite parfois à dîner, j'en suis presque à me demander si la lecture d'un ouvrage de grammaire ou de rhétorique ne serait finalement pas plus appropriée.

## LE TEMPS

s'élançait comme un chapelet de saucisses dans la rivière dis-je (cette nuit j'ai vu de la lumière aux Archives continentales pensai-je secrètement tout en continuant la conversation avec Mme Notke, je me suis précipité mais c'était trop tard tout était éteint tout était fermé impossible de distinguer quoi que ce soit par les fentes du volet).

...

#### 4.

### QUAND JE

ne relis pas mes notes étalées sur la petite table en bois brun je feuillette les livres que Mme Notke m'a prêtés, celui-ci date un peu mais il pourra vous intéresser dit-elle, il a été rédigé par un voyageur étranger qui séjourna ici plusieurs mois et a bien connu mon trisaïeul, l'ouvrage lui est d'ailleurs dédié.

« Il existe dans la cité des confréries ou associations qui se réunissent de temps en temps pour se divertir ; on chante, on danse, on se livre à une joie bruyante qui est alimentée et payée par des souscriptions hebdomadaires. Ces fonds ne servent pas seulement au plaisir, ils aident aussi les confrères tombés dans le malheur. Mais ces associations deviennent quelquefois de véritables coteries qui exercent une influence pernicieuse sur les élections et la vie de la cité. »

### TOUS LES ÂGES

sont contemporains dis-je, cela m'apparaît de plus en plus évident au fur et à mesure que je vous écoute que j'observe la foule ou que j'arpente les rues de la cité en essayant de me fondre dans le décor, de même quand je vous regarde j'ai l'impression de déjà vous connaître de vous avoir déjà vue quelque part madame Notke, vous me faites penser à une certaine actrice en même temps qu'à une tapisserie du quinzième siècle.

### VOUS ÊTES FLATTEUR

mon cher, toute ma vie j'ai dû repousser les avances des clients de l'hôtel, avec vous c'est différent on peut vraiment discuter, vous dites que tous les âges sont contemporains, je dirais plutôt que chaque lieu contient tous les lieux, personnellement je suis beaucoup plus sensible aux configurations spatiales qu'aux oscillations du temps, ainsi d'après mon dernier recensement il existe dans le monde plus de trois mille cinq cents Hôtels Pelikan.



## VOUS M'ÉTONNEZ

vous qui êtes une artiste de la parole il m'aurait semblé a contrario que votre matière de prédilection eût été la temporalité dis-je.

## HÔTEL PELIKAN

avec ou sans accent écrivez-le comme vous voulez avec un K avec un Q avec un C on en trouve au Monténégro en Polynésie je vous montrerai ma collection de cartes postales dit-elle.

## JE PRÉFÈRE

en effet les cartes postales dis-je, personnellement j'ai cessé depuis longtemps de lire des romans, au fond qu'importent les descriptions les scénarios les personnages quand on constate comme j'ai pu le faire après toutes ces journées d'attente et d'observation dans votre établissement que c'est essentiellement la situation qui compte ? Vous dites que chaque lieu contient tous les lieux madame Notke, j'ajouterais que chaque livre contient tous les livres.

## AU COURS DE

mon seul et unique voyage loin de la ville de G., à la fin de mes années de pensionnat, la visite dans le sud du pays d'un parc dans lequel est reconstitué le Continent *en miniature* avec ses fleuves ses lacs ses montagnes et ses cent vingt cités historiques reliées entre elles par un petit train m'a procuré un indescriptible sentiment d'effroi dit Mme Notke, soudain m'apparut comme une évidence le fait que ma vie ne serait que la *miniature* d'une de ces vies plus riches plus vastes plus essentielles auxquelles par mes lectures j'avais fini par identifier la mienne.

## CHAQUE LABYRINTHE

contient tous les labyrinthes dis-je, c'est pourquoi il est non seulement presque toujours impossible de s'en échapper, mais bien plus encore d'en atteindre le cœur.

## EN QUITTANT

les faubourgs en direction du lac les trottoirs sont couverts de déchets épluchures de pommes de terre fanes de carottes de choux et de navets. Sur le chantier des nouvelles Archives continentales au pied d'un édifice inachevé en forme de virgule, des enfants poursuivent une truie avec ses gorets.

## Grégory Hosteins | Les nuits claires

### **À propos de l'auteur**

*Depuis 15 ans, sous toutes les formes qu'il peut trouver, et qui lui conviennent: essais, nouvelles, romans, poèmes, critiques, etc., expérimente hors de toute université connue la libre recherche. Le lieu obscur où il se rassemble : [studionuit.com](http://studionuit.com)*



Ils avaient été quelques-uns, peut-être une dizaine cette nuit-là, à franchir les collines.

Leurs silhouettes jaunies, enveloppées d'une nappe de brumes, avaient émergé une à une au-dessus des crêtes herbeuses qui coiffaient ces collines avant de s'enfoncer rapidement dans l'obscurité de leurs flancs.

Dans le noir n'éclairaient plus que leurs torches de soufre : minces et anonymes pinceaux de lumière.

Nous les regardions vagabonder dans la plaine.

Errer dans un léger grésillement.

Aucun sous ce jour n'avait paru menaçant.

Mais tous avaient été, un moment ou un autre, à portée suffisante de tir.

\*

Ils avaient été des dizaines la nuit où tous, encore, nous les avions observés à tour de rôle du perron de la ferme.

Loin mais à découvert.

Ils étaient arrivés en groupes de deux, trois ou quatre lampes, sans ordre ni mesure, les rais de lumière dans le ciel s'épaississaient alors à vue d'œil, puis ils se divisaient brutalement : fuseaux élargis qui déversaient leur jaune poisseux de part et d'autre de l'insensible pente qu'ils suivaient chacun en marchant vers la plaine ; têtes équipées de puissantes lanternes qui refoulaient l'opacité de la nuit, éteignant les étoiles, y superposant leurs coniques faisceaux en lacis.

Le paysage éteint avait laissé filer un anarchique réseau de lumière.

La plaine crépitait doucement.

Il en venait toujours.

Du perron, de l'entrée ou des fenêtres, nous regardions ces phares ivres et titubants dévaler des pentes encore herbeuses la veille, des friches de vert tendre, ondulations dorées qui seraient sillonnées de brûlures dès l'aube demain : « du moins s'il en venait encore »,

répétions-nous ensemble, sans un mot, sans un geste... «du moins s'il en venait encore» de ces mineurs grotesques qui fouillaient les recoins d'une terre qu'ils nourrissaient de leurs cendres, ces hommes qui, sous le soleil vif, agile du matin, troquaient leur vigile stature en ombres... toujours... toujours plus chancelantes – leurs faisceaux ayant reflué vers leurs lampes, ou bien s'étant peut-être atténués à nos yeux sous le soleil brûlant de l'année car ils ne semblaient plus en mesure d'éclairer le chemin ténébreux de leurs pas. Certains repartaient et se perdaient au loin dans les replis de la vallée tandis que d'autres s'aggloméraient massivement en un lieu : ici, là, peu importe, deux ou trois se croisaient au hasard et se cognaient durement avant de reculer un peu (on en riait les lèvres pincées de les voir) puis insistaient quelque temps encore afin de poursuivre leur panique lancée. Quand enfin leurs forces paraissaient les quitter, ils demeuraient ensemble sans pourtant se toucher, gravitant les uns à l'entour des autres en une ronde poudreuse, un nuage de terre séchée.

Au cours de ces heures, de ces longues heures où l'un de nous ne cessait jamais de guetter – leurs affreuses danses, leurs lugubres nuées – ils se muaient peu à peu en statues de poussière aux vêtements calcinés, colonnes fatiguées s'inclinant vers le sol. Le soleil de l'été ruinait leurs efforts pour sonder la vallée.

Ce ne fut qu'au crépuscule, alors que nous attendions que la plupart finisse par se répandre entièrement en cendres, qu'une lame incandescente avait jailli de chaque lieu où les traînards s'étaient bon an mal an regroupés. S'était répandu dans le soir un jaune électrique que l'obscurité, une fois venue, avait rendu plus vif et plus dense...

La plaine s'était remplie à nouveau d'une multitude d'yeux insomniaques – comme la veille, comme les jours qui viendraient –, les pentes lacérées de couteaux hésitants qui étincelaient en échangeant leurs reflets.

Des poches de nuit crevaient par endroits d'un trop-plein de ce jour.

Des pans entiers de collines se voyaient aveuglés : par ces lampes qui semaient la terre de leurs grains de lumière, artificiels et grossiers. La terre cependant, fendue et souillée, ne redonnait rien, accablée de ces heures qui ne connaissaient plus de midi, de minuit.

«Inutile de tenter quelque chose», murmurions-nous à couvert. Un coup de semonce, même en abattre quelques-uns, ne

ferait que les amener jusqu'à nous. Vers ce refuge branlant qui faisait face aux collines. Qui surveillait de loin leurs ballets.

Cette nuit-là... ou bien la suivante... ou bien la dernière... le soc avec lequel ils avaient écorché le sol couvert tous les lieux à la ronde.

Il en venait en masse.

De partout.

Le temps s'était arrêté. Il ne tournait plus.

\*

Ils avaient été des centaines, peut-être des milliers, à s'amonceler dans la plaine durant ces nuits si courtes ; badigeonnant les ténèbres de ces lampes énormes qu'ils se collaient au front, promenant leur face de cyclope en tous sens, à la recherche d'on ne sait quoi sur le sol : avançant, avançant, frénétiquement ; finissant par atteindre le bord de nos fenêtres.

Et butant tout contre elles.

Grappes de chair se pressant à nos portes.

Que leurs lampes affolées franchissaient sans problème.

Avec insistance.

Au point que des éblouissantes nuées s'étaient mises, régulièrement, à remplir la grande pièce. Et leur éclat était si puissant, mais tardait tant à vous atteindre (et même à vous emporter) que nos ombres s'étiraient longuement, presque à se détacher de nos corps, avant de se dissiper dans la lumière : avalées. Il ne fallut pas plus de l'expérience d'une seule nuit pour que nous réagissions de concert. Celles qui suivraient verraient les serrures, les fenêtres, les fissures décelées dans les murs, dorénavant closes : aveuglant à leurs yeux l'intérieur de ce piège que nous refermions sur nos têtes, sans nous en rendre compte vraiment tout à fait.

Nous occupions ce foutu cube de bois depuis bientôt deux semaines.

Et nous avions peur et nous avions faim.

Et ils nous cernaient désormais. Nous abreuvant seulement d'une infecte et putride lumière.

Jamais nous n'en avions vu autant de ces genres d'humains.

De ces cauchemars vivants qui sillonnaient la terre parmi les cendres que d'autres comme eux, plus matinaux encore, avaient

étourdimement répandues dans les champs, les pâturages et les garennes.

Les uns et les autres nous avons fui ces villes dont les radios, les télévisions, les réseaux avaient annoncé la ruine imminente ; tourné le dos à cette menace sombre qui nous talonnait pendant que nous abandonnions trains, voitures, vélos pour courir à perdre haleine en petites bandes. La plupart des nôtres étaient restés loin derrière, incapables de tenir plus longtemps, rattrapés par ces hordes qui propageaient leur mystère.

On parlait entre nous d'hommes et de femmes aux corps quasi indistincts, d'êtres vivant d'une même vision partagée et conjoints jusqu'au bout du regard. On chuchotait l'existence d'ombres humaines qui ne vivaient que de foi dans la seule parole, portant sans répit, sans raison, à qui voulait l'entendre le désastre du monde, la révélation d'une terre qui n'aurait plus connu qu'une époque, qu'un seul temps, qu'une lumière — qu'importent le retour du matin, le roulement des solstices, la venue du printemps — une terre hospitalière seulement pour ces hommes que l'éternité du temps épuisait... *Ne plus être éternels...* On tentait de se rappeler où nous étions, chacun quand fut proclamé l'avènement de cette ère de malheur ; quand fut lancé le jour, maudit, contre lequel aucun homme, aucun dieu, n'avait plus rien à dire, ni à faire. On se remémorait à voix basse le moment où ne sifflait plus dans les rues, dans les tours, dans le ciel, que l'urgence à partir : la panique d'autant plus agissante qu'elle répandait en tous sens la nouvelle. « Pourquoi nous n'avions pas répondu à l'appel ? » demandait-on en silence... « Pourquoi tous les six, maintenant, dans cette ferme isolée, nous le recevions ? »

Une paix de bruits secs.

Que nous avions sous nos fenêtres en ce probable mois de juillet : hommes et femmes inconscients qui avions entendu la nouvelle en fermant les yeux sur le monde, nous réjouissant en silence de le savoir perdu et sans fin, promesse pourtant incertaine d'un autre.

Nous les sentions contre nous, au-delà seulement des frêles lattes de bois qui nous séparaient de leurs rondes, refusant toujours de suivre leurs égarements qui disaient que l'enfer couvrait à présent toute la Terre, que d'autres néants gisaient quelque part sous nos



pieds, sous nos pères : abîmes plus profonds, plus réels, pour lesquels il fallait consumer nos images de bonheur : « se guider seulement à ses rêves... tarir la source de leurs trompeuses lueurs... glisser nos vies dans leur définitive absence », avaient-ils proclamé, affirmant que la terre attendait que l'on creuse ses flancs.

Leurs rêves brûlaient ainsi derrière leurs paupières et vidaient leurs crânes du moindre foyer de raison.

Nous regardions ces ombres s'enfoncer dans le monde précédées d'un flambeau.

Mais personne ne comptait plus jours et nuits.

Pour eux comme pour nous... bientôt... déjà : toute étoile était morte.

\*

La nuit où aucun d'entre nous n'avait pu trouver le sommeil, où chacune des pièces avait connu sa première nuit blanche, on les avait imaginés par millions se masser contre nous. S'empresser de nous faire connaître leurs lumières les plus sombres.

Il avait plu toute une partie de la nuit.

La plaine bondée dans laquelle sombrait notre cage s'était couverte d'une vapeur épaisse et grisâtre d'où fusait pleinement le jaune éclair de leurs lampes noyées. On se disait à mi-voix qu'elles s'alimentaient de leurs rêves devenant peu à peu ce combustible gazeux et vicié. Recroquevillés chacun dans un coin, derrière une chaise, un banc de bois, une couverture, on reniflait en silence cet air chimique et pâteux qui séchait facilement sur nos hardes. Il fallait s'ébrouer sans tarder pour éviter que les gouttes – qui se formaient aussitôt – ne vinssent entamer le tissu et menacer la peau de brûlures. Une blessure pourtant indolore. Infime et superficielle tache de charbon.

Leurs fièvres nocturnes n'avaient jamais incendié aussi loin le vallon.

Consumé jusqu'à l'air qui remplissait nos poumons.

Le matin approchait qui allait suspendre quelques heures leurs fouilles incessantes.

Mais alors que le soleil insouciant avait jusqu'ici péniblement protégé notre abri de fortune, le silence des collines l'exposa

brusquement : l'aube n'était pas encore là qu'un coup de feu avait déjà retenti.

\*

Ils avaient été des milliards, des centaines de milliards sûrement, à fondre sur nous d'un seul jet : doigts tendus, mains ouvertes, et les yeux absents.

Un cauchemar éveillé brutalement.

Au regard somnambule.

L'aube s'était pourtant levée : fraîche, calme, blanche.

Mais tandis que le ciel du matin continuait d'engloutir leurs funestes lumières, nous avions senti, sur nos peaux trempées de sueur, la même chaleur que celle qu'exhalait toutes les nuits la plaine calcinée. Chacun de ceux qui étaient debout voyait s'assombrir le visage, puis les bras, puis les chevilles de son voisin qui se tavelaient patiemment. L'insupportable chaleur était montée d'un cran. Il avait fallu se retenir pour ne pas plus se dévêtir.

Pour ne pas se dire « oui ». S'abandonner complètement. L'un face à l'autre.

Le tumulte s'était amplifié.

Les mineurs avaient continué d'affluer.

Et les hélices de leurs marches indolentes battaient les parois grinçantes de notre pauvre mesure. Un fracas innommable parcourait ses cloisons. Les pièces de bric et de broc avec lesquelles nous avions obturé chaque ouverture s'écaillaient à vue d'œil : notre chambre noire se métamorphosait en une boîte, de carton incolore, que l'on déchirait ou froissait alternativement. Secousses répétées, lamentations de viscères, leurs ombres de phosphore s'avançaient. Les plus proches ne tourmentaient plus la terre à la recherche d'issues dérobées mais rongeaient directement le bois de nos murs de misère, leur os charbonneux, l'impénétrable foyer.

Le flot anonyme qui emportait notre ridicule bastion perla dès cet instant de mille et une figures toujours plus distinctes : il y en avait qui tentaient, en d'horribles efforts en commun, de passer la tête, puis les épaules, dans les étroites fenêtres qui donnaient sur l'arrière ; il y en avait qui desserraient par la force du nombre les lames mal assemblées du plancher, glissant vers nous le bout de leurs doigts implorants, ainsi que l'œil fixe et brûlant de leur crâne ; il y en

avait aussi qui couraient sur le toit pendant que d'autres les quittaient en tombant lourdement dans un grand brouhaha de clameurs. Et quand ils ne chutaient pas, ils finissaient par passer, serrées l'une contre l'autre, leurs terribles faces dans la haute lucarne que nous avions laissée béer vers le ciel. Ils beuglaient alors une seule et même plainte sonore que l'absence si palpable de Sandra rendait plus présente... plus sensible encore.

Nous avons rapidement reculé dans la pièce du fond : celle qui n'avait pas de fenêtre, celle où Sandra avait répondu à l'appel. Recourbés sur nous-mêmes, moi seul et les autres par grappes de deux, nous avons jeté sur nos corps autant de couvertures et de linges que nous avons pu en trouver, sans pourtant effacer, reportées l'une sur l'autre, les silhouettes de qui nous étions : ombres nimbées d'une pluie jaunâtre, taches goudronneuses faisant pièce aux acides nuées. Ainsi accroupis, repliés, nous protégeons – sans succès – les battements de nos cœurs du bruit affreux que faisaient leurs peaux qui se froissaient et se déchiraient au rythme de leurs violentes aubades. Les bras des spirales qui agitaient leurs masses continuaient de percuter les murailles en sursis de notre frêle prison ; elles nous faisaient dire, et surtout contredire, qu'il en venait encore : plus que nous ne pourrions espérer en compter.

Ils étaient sans nombre.

De très loin, le piétinement de leurs troupes grondait jusqu'à nous et perçait nos tympanes. La terre résonnait si fort de leurs os lourds et pleins, qui s'entrechoquaient dans la plaine, que le temps se ralentissait : les poussières du parquet flottaient dans l'air, le sol tremblait d'interminables convulsions, les fondations de la baraque menaçaient de se soulever d'une seconde à l'autre.

Nous ne bougions plus. Attendions simplement que les murs s'éventrent.

Aucun d'eux cependant, la seconde d'après, n'avait encore pénétré dans la ferme. Ils paraissaient seulement vouloir glisser leur œil monstrueux au-delà de l'inacceptable écran de nos murs et de nos corps trop vivants. Vérifier l'existence d'un passage, d'une issue, entre leurs rêves consumés et la porte noire des enfers.

Ils pesaient sur nous tout ce temps. En hurlant de leur corps.

Mais les parois tenaient.

C'est pourquoi nous avons reculé plus encore dans l'ombre. À l'abri des visions de cette étrange tête, au crâne arrondi et chauve,

dont le front se prolongeait vers le haut d'une si longue extrémité qu'elle semblait avaler la totalité de ce qui devait être un visage. Les yeux fermés, nous collions nos joues contre les murs de la pièce et tentions de suivre leurs mouvements : l'oreille flottait au fil des grincements que faisaient les planches jusqu'à ce qu'un nœud, toujours un peu sourd, étrangle le chant toujours aussi répugnant de leurs marches inquiètes.

Un bruit nous alertait et nous relevions la tête aussitôt, les yeux exorbités, tournés immédiatement vers ceux du voisin ; chacun, du regard, interrogeant l'autre : *d'où venaient ces longs souffles de désespoir, ces cris de détresse qui semblaient sortir de leurs corps assemblés ? Avaient-ils même une bouche pour gémir ainsi ? Quel était ce cri affreux qui semblait faire écho au décharnement continu que chacun de leurs corps infligeait aux autres ?*

Celui de Sandra que nous entourions au milieu de la chambre donnait autant de réponses qu'il lançait de questions. Le regard détourné de sa tête qui n'avait plus de visage, au milieu de la poudre et du sang qui diffusaient leurs haleines, nous sentions le tumulte qui redoublait. Si fortement que ce qui n'était déjà plus une voix mais un cri – le cri minéral d'une gueule absente, la plainte d'un œil solitaire – changea brutalement de substance.

Le vacarme exprima de sa houle un signal insistant.

Un grésillement qui rappelait le bruit des fils électriques mordus par le gel. Qui ne venait pas du dehors, ni des replis obscurcis de nos carcasses froissées. Il semblait même familier, s'être installé près de nous depuis bien longtemps : crépitement électrique qui ne nous avait pas quittés depuis des mois, des semaines ; que nous entendions chacun, sans le dire, comme le signe le plus proche du vide dont se chargeaient peu à peu nos conversations ; un silence que propageait dans la plaine le fracas organique des ombres ; celui que Sandra avait dû percevoir avant d'armer son fusil. Écho grimaçant de la peur qui danse.

Le coup de feu ne l'avait pas recouvert.

Mais l'avait au contraire introduit parmi nous.

Le laissant résonner jusqu'au fond.

Signal de mort qui habitait nos cuirs fatigués. Plaintes venues d'infinis qu'aucun de nous n'aurait pu soupçonner – d'un fond si profond qu'une chose absurde comme une nature de l'homme s'y serait vite perdue et même disloquée. Cris de douleur qui disaient la

mort à tout le monde, cette mort qui vous prend pour un rien, pour un manque de prudence, pour un pas de trop, qui promet sa fière injustice aux vivants : œil solitaire sans balance ni jugement, jetant à grande eau tous les êtres dont c'est le lot de s'éteindre, dont c'est le moment.

Nous faisons tout pour ne rien entendre de l'alarme qu'elle avait déclenchée en retournant l'arme contre elle.

Aveugles à l'alerte, jaune et noire, qu'elle était devenue en mourant.

De la terreur qui jaillissait des bouches absentes qui nous dévisageaient de leurs lampes, nous savions qu'elle figurait l'avenir de ceux qui céderaient à leurs cris. Nous attendions de savoir qui se porterait volontaire en second.

\*

Chaque seconde n'est que coups et bousculades, genoux dans les côtes et joues lacérées, épaules broyées, poumons oppressés, des cheveux qu'on arrache par des mains qui griffent, qui caressent et qui brûlent un visage qu'on écorche : je marche au cœur d'un drôle d'animal. D'une formation bien humaine. Un corps dont chaque cellule enferme l'autre en sa douleur, y transmet ses blessures, y dépose ses chaînes. Un être courant au gré d'une plainte qui annonce et jalonne ses passages ici-bas.

Le membre intégré et surnuméraire.

Un rouage complet et défectueux.

Époux désajusté d'une clameur qui n'en finit pas.

J'avance en nombre.

La mort me salue. Je la rejoins. Elle couvre la terre déjà.

J'entends que nous sommes quantité à vivre sur cette épineuse voie, coudoyant nos ombres dans la ronde du matin, quand l'herbe sèche nous force à l'élan dans les plaines, quand l'humidité de la terre putride humecte les yeux et les lèvres que nous n'avons pas, dont nous n'avons rien, plus aucun vestige, sinon ce rêve proéminent qui étend et dévore ses lueurs au bout d'un organe qui ne se nomme pas.

Nous traînons sur les os des anciens, nous brisons leurs squelettes, déposons nos balises crépitant sous nos pas.

Je vois encore les nuits claires qui m'ont guidé jusque-là, des vies de personnes sensibles : veilles incessantes à guetter le malheur, crainte de voir le pire se produire à chaque fois. Je me souviens d'avoir quitté le bonheur, ses états passagers, sa route escarpée, ses espoirs de retour.

Je marche à plusieurs dans la brume acide que développent nos pas. Respire l'air de ceux qui choisissent d'avoir la mort derrière soi.

Homme survivant de lucidité.

Poumon sifflant de ses plaies.

Demain, du haut des collines au bas du ruisseau, les herbes auront plié, le sol sera cru, des épines fleuriront. Du jardin ne restera que ces ronces qui n'étaient pas là hier. La terre tournera le visage qui lui fut toujours réservé. Un enclos piétiné où se cache un puits sec. Pour que les hommes tombent, tombent et retombent encore.

Il sera temps de partir, de quitter ce lieu où rien de profond n'aura été révélé. L'on cherchera donc plus loin ceux qui naissent et vivent encore éternels : anciens dieux, premiers hommes, qui ne se connaissent toujours pas comme mortels.

La troupe accélère, la poussière nous assemble.

Je suis : nous sommes, ce message en chemin, à portée.

## Serge Marcel Roche | Notes à propos d'un paysage



### À propos de l'auteur

*Né à Lyon en 1957, Serge Marcel Roche vit depuis vingt ans dans la région de l'Est du Cameroun, entre savane et forêt. Il écrit des écrits qui paraissent sur son blogue Chemin tournant. Poèmes en Voix d'encre (2008), Arpa (2013). Journal de la brousse endormie (2015) et Conversation (2016), livres numériques aux Éditions Qazaq.*





Il fut donc longtemps en nos bouches avec un peu de salive entre gorge et dents les mots désignant des choses de l'espace où nous tournions sans cesse, ce qui est à portée de branches, de racines, rouges baies à mâcher, larves gluantes et la longueur d'un trait de lance touchant les biches égarées, la manière de creuser des pièges à potamochères, tout ce qui n'est pas au-delà de la voix, circonscrit par les rires ou les lamentations, il fut les verbes et leur conjugaison qui étirait la geste dans cette nuit où nous étions, au dire d'étrangers, semblables à des bêtes.

Ce n'est que du vertical ici, s'entend celui d'avant toutes sortes de conquêtes nous enchaînant à des géométries, on ne peut faire un tableau ni l'écrire. Personne n'est entré si loin qu'il ait ensuite du dehors pu dépeindre la masse soi-disant maudite où nous vécûmes dans l'oubli. Il y eut peu souvent des rencontres périphériques, d'ailleurs réduites à des perceptions. Les vieux albobcivilisés sous le charme fantasmatique des sauvages et des nains nous montraient faisant des pique-niques et nous enfournant nus au beau milieu de l'eau en chevauchant parfois des créatures à la gueule sanglante ; on range l'inconnu toujours parmi les monstres.

Hormis quelques parts de peau soumises au tranchant des lames et troncs dont on gratte l'écorce, tout échappe au décrire pour ce qui est en bas, quant à ce qu'atteint l'œil dans le carré du jour juste au-dessus de soi : les courbes d'un milan, la plongée d'un martin, des obliques diverses, puis, avant qu'il s'éteigne, le transversal élan d'une prodigieuse effraie. D'abord lire les signes fugaces comme l'offrande d'une aile, l'à-fleur d'une durée dans le léger repli de la chair scarifiée, ce qui luit d'ombre et se profère, mesurer à hauteur de détail le filigrane de l'ouvert. Peut-être alors voit-on l'inscrit.

Nos huttes basses sont un cercle arraché à la nuit, au profus acosmique d'elle, figure contre la folie avec nombril de braise et pas d'autre graphie. Seules les fumées lentes passant d'étroits couloirs forment quelques dessins qui suggèrent des villes dont on se

souvient ; car on se souvient des villes loin, de la cité première des Caïnites et du désert à traverser. Puis du désordre grandissant des sylves où d'abord l'on heurtait la voûte, jusqu'à s'apetisser.

Quelques siècles à s'en retourner, un peu comme meurt le rat des palmiers, avec un demi-sourire et sur la pupille l'éclat des canopées, le trait entraperçu d'une comète, ont passé sans que nous vîmes quoi des gens, leurs bateaux ancrés dans des estuaires pullulants, les fusils à pierre et des verrots posés sous les cocos, ensuite quoi de ceux qui montèrent nos rivières, rien, à peine sûmes-nous que des guerres, que l'on pendait un roi, étions depuis les glaces dans le délaissement, un mythe encore quand surgirent des routes.

On s'approcha des villes, d'un inconnu dehors, horizontal et froid.

Tandis que du genre humain naquirent des branches, des lignées, et s'opéra la dispersion, peu à peu que son profond fut oublié pour la surface, quelques-uns sous les pulsions régressèrent dans le cœur des arbres portant secret de la voix. Ceux-là, nous, avant d'être chassés connurent la mise en extériorité que produisent les villes ; elles séparent, et du point de violence, de la chute où nous étions, vîmes jaillir le paysage, une douceur inattendue ; d'elles notre regard fabriqua l'horizon, cet hors-les-murs de la vengeance du sang et d'elles aussi, de tout ce qui se forge par le feu dévastant fut créée la musique, les deux pour se désencerner.

Le paysage et la musique sont instruments du migratoire ; l'esprit cherche le primitif ailleurs, à sortir des villes étouffantes, du tissage de leurs remparts. S'abriter, se vêtir, c'est en quoi consista d'abord la fuite sans durée, se dérober à la vision par un voyage presque immobile, s'écarter d'un pas de côté du lieu et de sa question. Puis décorer les peaux pour défaire de soi l'oppression, connexer la danse au son en antidote contre l'épée.

À l'originelle errance 1) se cacher derrière le bois, 2) couvrir sa nudité, firent suite le fixe et le nomade, l'assis donc et le marchant, quoique entre les deux la frontière fût mince, l'on se trouvait encore trop près du sang versé, passant de l'un à l'autre, ayant peine à tenir debout. Quand le nombre devint grand et le désert autour des cités, que les tribus se dissocièrent, nous, ceux qui même, ayant vu, rejoignîmes la forêt loin et, jetant ce qui revêt, soustrait la chair au jugement, gardant seuls la voix et le chant, nous enfonçâmes en sa nuit verte.

Ce qui semblait alors devant justement dit « paysage », un imaginaire du regard, apaisant, ce qu'est aussi la page avec ses mots comme des arbres, nous le perdîmes, étant dedans, plongés en des ténèbres ténébrantes, le cœur de l'obscurité, et toujours plus avant, poussés, laissant peu à peu derrière soi le souvenir des villes plates et de leur colère. Certains du nombre des restés à leur tour s'en furent, fondant ailleurs avec la terre des bourgades ou pérégrinant livrés à leur sauvagerie.

Cloîtrés en un dehors monumental (dehors pour qui habite les villes immensifiées), de lui fimes un dedans où vivre possiblement cet état d'enceintés, trouvant manière de pénétrer et se jouer de l'hermétique, d'atteindre des points sans données, mais toujours s'englisant devant.

Le paysage est devant, ce qui se tient à certaines distances de soi comme perception du regard et porte au jugement, *l'estime* selon quelqu'un, une impression sur fond de l'œil en plus ou moins degré d'aveuglement ; il faut franchir l'espace de mise au point sécuritaire puis faire le noir en des endroits du cerveau, où lire alors, si vraiment, c'est d'abord transplanter le dehors dedans qui n'est pourtant qu'une image. Mais on bâtit plutôt le décor souvent, celui d'auto-mise en scène, projection sur l'écran factice du rapport au moi dans l'instant, et l'on va clamant « c'est à voir » quand l'aperçu n'est qu'une part éthérée du spectre de soi-même.

Donc au cours de mille et cents, selon l'échelle d'un autre temps, même lorsque accostèrent les *files de l'eau* se baignant dans les crevettes, qui de leurs corps poissonniers affamés d'or d'épices ponctuèrent la côte de comptoirs et de croix, troquant contre clochettes des condiments fameux, qu'à partir de récits tombés des bouches scorbutiques d'eux on fit *Description de l'Afrique*, de leurs souvenirs rapportés des collections végétales et cabinets de curiosités, même aussi quand aux escales on dressa des *réserves* pour le trafic, le dedans-paysage de nous demeurait inviolé, le fut encore à l'époque de l'exploration engouée pour l'intérieur du pays des Nègres.



## **Bernard Saulnier | Lettre au lac**



### **À propos de l'auteur**

*Écrivain vivant au Québec. Auteur de plusieurs récits parus aux éditions Hache.*



Au lac Saint-Jean y'a la chute à l'ours, le zoo de Saint-Félicien, la fontaine de Normandin, le village fantôme de Val-Jalbert, le cheddar Perron, le chocolat des pères trappistes, le festival country de Dolbeau, le boulevard Walberg, la traversée du lac Saint-Jean, l'auberge de Sainte Monique de Honfleur, Péribonka, la tourtière, les bleuets, la ouananiche et les gens.

Je veux créer un lac Saint-Jean mythique sur l'asphalte de la rue Sainte-Catherine bordée de belles fermes comme là-bas, des bleuetières comme parc les mouches noires en moins, les frappe-à-bord une mouche qui pique que dans la chaloupe, les mouches à chevreuil qui vous harcèlent quand c'est trop chaud. À Montréal dans nos logements humides tout ça c'est du folklore on se méfie plus des rats que des mouches.

Je vous parle pas du français chantant du lac Saint-Jean, c'est si beau moi je l'ai perdu y'a longtemps quand mon père a cessé de travailler pour des jobbeurs. Je suis pas un gars du lac pas plus qu'un gars de Montréal. En banlieue ils m'appelaient le gars de la ville mais quelle ville ? Je suis un peu comme une provinciale qui débarque à Paris mais j'ai plus le temps. Juste au cas avant d'en finir j'irai revoir les lieux de ma petite enfance. Dolbeau la rue des Érables, le château d'eau de la Domtar à Mistassini, la rivière Mistassini, les rapides, l'intersection quand tu arrives de La Tuque à gauche Roberval à droite Alma. À Saint-Félicien c'est la rivière Chamouchou. On mentionne pas la réserve indienne sur ma carte ça s'appelait Pointe-Bleue aujourd'hui je sais pas. Je crève sur la rue Sainte-Catherine en rêvant des frères Boudreault de mon enfance qui pratiquaient leur drive de golf dans la cour. Les souvenirs, les souvenirs on s'en lasse voudrais en faire de nouveaux.

J'ai rêvé que j'étais en voyage au Lac. Pointe-Bleue c'est Metabetchouan. Je vais m'acheter un ticket d'autobus aller. J'irai à Roberval me faire dire par un couple de français que je suis alcoolique. Je suis entre le silence et le bruissement des voitures qui

passent. Je me vois pas eresoudre<sup>3</sup> au chalet sans avertir pourtant... Ça se fera pas sans heurt, j'ai un sentiment de départ en moi. Partir, partir pour le Lac. Ce soir je suis loin de la tourtière du lac Saint-Jean suis à la soupe tonkinoise un goût sucré et des bouts de bœuf bouilli. Y'a beaucoup de Jeannois qui migrent vers Montréal pour réaliser leur rêves ici dans la « grande ville ». Moi je préférerais monter au nord manger des renversés aux bleuets mais le Lac c'est loin.

Y'avait la route deux et le parc des Laurentides. Pour aller à Roberval en bus y'a un transfert à Québec un autre à Alma deux départs de Montréal onze heures et deux heures. La deux c'est je crois le chemin du Roy. Je suis comme un lion en cage je pense à mon départ, j'irai, j'irai pas, je sais pas si j'ai envie d'entendre des histoires de bûcherons aux sous-vêtements gelés pris par le frimas avec les mains et les pieds qui restent chauds j'y crois pas. Ça m'obsède cette idée d'aller au Lac vais-je être bien reçu ? J'y vais ? J'y vais pas ? Je suis comme la petite chienne quand ils se préparent à partir elle gémit comme si elle voulait pas rester seule derrière, elle rôde autour de l'automobile et si la portière est ouverte elle saute dans la voiture. Je sais je partirai pas au cas où une de mes fameuses crises d'angoisse me prendrait.

Au fond aller au Lac, à Roberval, au chalet loué par mes parents c'est qu'un prétexte. J'ai envie de manger du bitume de voir la forêt de prendre un café à L'Étape en attendant que le bus reparte. J'irais payer mes frais de baptistère au presbytère de Normandin. Je sais pas combien de fois j'ai écrit là ça doit faire une somme. Peut-être me recueillir sur la tombe de pépère et mémère. Le Lac c'est bien beau mais ça me place dans le trou et ils sont pas très accueillants pour les célibataires un peu pédés sur les bords. Mes parents me feraient un bon accueil mais deux jours avec eux c'est déjà trop. Le Lac c'est une chimère...

Ce soir j'étais loin de mes rêveries du Lac. J'étais au cœur du plateau Mont-Royal, rue Chambord, y'a un Chambord près de Roberval. Je m'éloigne tranquillement de tout ce qui fait ma vie, la peur l'emporte toujours, je suis en tabarnak, je vois plus l'heure... Je rêve plus au Lac la réalité c'est une rencontre avec le psychiatre c'est

---

<sup>3</sup> « Arriver sans avertir.



pas de la rigolade. Le Lac, le Lac, il est beau le Lac mais loin. Je crois pas voir le Lac cette année. Je crois qu'au Lac ils sont orgueilleux. Je l'ai pas connu le Lac comme j'aurais aimé le connaître, son eau froide, ses moutons quand le vent se lève. Il est très loin dans ma mémoire le Lac c'est étrange il me suit comme si cet immense plan d'eau donnait de la couleur à tout ce que je fais. Le Lac est une puissance supérieure à qui on peut confier ses malheurs, trop éloigné pour que mes regrets coulent au fond. Le Lac c'est ma mer intérieure. Il s'imprègne en vous à la naissance. Juste assez grand pour ne jamais perdre la rive à l'horizon mais toujours immense et dangereux dans ses sautes d'humeur. Il attire quand même occupe les journées creuses à rêver d'être sur le bord d'un quai et plonger. Les châteaux d'eau me font penser à des minarets vers lesquels on se tourne pour implorer les compagnies papetières. Les moulins tant de moulins et le bois toujours plus loin.

Je suis pris dans ma chair j'aimerais me dissoudre dans le Lac, que ma carnation devienne vapeur nuage pour voler au-dessus du Lac. Je parle pas du Saguenay c'est pas d'adon<sup>4</sup>, je préfère le Lac. J'ai l'écume à la bouche un peu comme le lac quand il est fâché. Maudit Lac! Maudit Lac sale! A fallu que je m'en vienne à Montréal sur l'asphalte chaude de l'été pour penser à te retrouver. T'es loin mon Lac! T'es loin! T'as certainement beaucoup changé, comme moi, je te retrouverais tes eaux seraient les mêmes mais plus pareilles. La vie qui t'entoure c'est comme à Montréal quand je t'ai quitté y'avait que Radio-Canada et sa cible amérindienne la vie moderne t'a rattrapé. J'ai jamais su si c'était Lac Saint Jean en l'honneur de saint Jean ou de saint Jean Baptiste. Un baptême avec ces eaux ça laisse une marque dans l'âme une marque de provincial perdu en ville. Non! Je veux pas faire simple...

Y'a plus de cabane au Lac y'a des gens qui travaillent fort pour se faire une vie. Une vie extraordinaire sans bon sens. Les pagers les téléphones cellulaires sont là aussi autour du Lac. C'est si loin et tout près. T'occupes encore beaucoup de place ça sert à rien de penser à la plage de Pointe-Bleue, à toutes ces histoires de bois, de pays qui croit encore. C'est comme si je t'avais jamais vu l'hiver, je sais que t'es blanc mais j'ai retenu que ton bleu, ton bleu Sainte

---

<sup>4</sup> Qui concorde, s'accorde.

Vierge de plâtre sur le devant d'une maison. Mais oui, pour moi t'es encore le lac d'avant avec ses ouananiches, ses lièvres, ses perdrix même si le bois la forêt... Les mouches les maringouins du Lac, aussi niais que ce soit, réussissent pas à t'enlever ton charme. Saudit Lac ! Tu avais tant à m'apprendre j'ai pas pris le temps. Je suis retourné comme les autres en touriste. J'ai rien vu pas pris le temps de te humer comme on hume la mer. J'étais qu'un passant engoncé dans ses habitudes citadines, affaibli par la ville. J'ai pas le cœur, maudit Lac, de vivre près de toi en te regardant résister au monde.

Emporte-moi, Lac, emporte-toi dis-moi de revenir de m'attacher sur tes bords ! Regarder les nuages les embarcations. Le soleil se couche dans l'estuaire de la Chamouchou tout près de Saint Prime on en veut des couchers de soleil dans ton miroir. Ici en ville on a pas le temps on s'étourdit. Tu te lèves dans le Saguenay soleil ? Ça fait si longtemps je me rappelle plus. Je rêve pas de tes terres mon Lac je rêve de ton eau libre. T'es là depuis longtemps et tu vas durer toujours. L'hiver où ma grand-mère est morte j'ai pas pu voir le Lac tout était blanc, pour un enterrement ça ressemblait à La Nouvelle-Orléans. J'y étais j'y étais pas, jamais vu autant de visages, un aller-retour comme toujours.

Ça semble idiot un lac, mais pas celui-là, on y rêve, il vous tourmente, vous aguiche on veut toujours le revoir on s'y accoutume pas. De loin de très loin j'essaie de m'imaginer l'odeur de soufre des moulins elle est encore là ? Mais j'irai pas au Lac pas cette année. Je vais chercher l'onde, l'ombre, ici, tout près. J'irai sur les plans d'eau qui entourent Montréal jamais aussi magnifiques que le Lac. J'imaginerai des forêts, la nature, la verdure je chercherai des bleuets en sachant qu'il n'y en a pas. J'irai en acheter un casseau au marché les mangerai avec de la crème et du sucre retrouverai peut-être un peu de la saveur du Lac en passant je regarderai les gourganes pour la soupe. Ça fait folklorique tout ça mais c'est là toujours là. J'ai des souvenirs de champ de moutarde immense jaune à faire pâlir. Ils parlent tous du fleuve moi c'est le Lac mon obsession.

Y'a la pêche à la truite mouchetée au Lac j'y connais rien aux ruisseaux qui vont vers le lac. Je vous raconte c'est naïf, très naïf, le Lac c'est mon ailleurs à moi, l'endroit où il fait bon. Je te parle saudit Lac ! Je te parlerai toujours pour garder ma mémoire vivante. J'habite maintenant dans plus étrange, plus étrange que tes rives que

tes baies. Je me souviens plus mon Lac, de tes gelées tardives de tes brumes du matin. T'es pas à moi t'es plus à moi, t'es le lac des rêves qui s'évanouissent, le lac du poisson qui s'en va du gibier qui se meurt. Y'a plus de draveurs<sup>5</sup> on descend la pitoune par camion y'a aussi des chômeurs au Lac. J'entends tes murmures le Lac ton eau qui clapote sur les quais ça vaut bien des chansons.

Je t'espère toujours, je t'espère toujours mon Lac à chimère mon Lac à ciboère. Je me morfonds. Mon Lac amer vidé de tes eaux tu serais toujours dans ma mémoire. Je te déménage t'amène dans ma tête.

Je me fais croire que le lac Saint-François c'est le lac Saint-Jean on est bien loin du Lac c'est un fait. Je pense aux éclairs au tonnerre sur le Lac. Ils ne me suivront pas au Lac, je vais partir sans le dire, je resterai muet. Les femmes, les femmes du Lac belles comme mille rivières au printemps, mille rivières qui n'arrêtent pas. Maudit Lac à marde! Y'a pas de jeunes filles sur tes rives parfois dans le calme de tes eaux y'a des joncs, des quenouilles, des nénuphars. Mon Lac c'est pas un lac ordinaire c'est le père des lacs, à la langue la plus pure. Je dormirai sur tes eaux mon Lac me laisserai emporter par tes vents capricieux. Je n'aurai plus de rêve je serai en toi sur toi mon Lac.

Le Lac se montre comme il est à tout le monde dans sa vérité. Tes eaux me brûlent mon saudit Lac. Je deviens vaporeux et t'espère quand même. Saudit Lac! Les vapeurs explosent comme au temps de... Ce qui me tue c'est le regard des gens. Je sais pas où est mon point de rupture là où tout se brise où ma vie chavire comme une embarcation ballottée sur toi, mon Lac. Ça sert à quoi de contredire le Lac, d'argumenter avec lui, il fait plus de vent que je peux en faire, grand maudit vent ça laisse un frisson ça dépeigne et après y'a plus rien je tombe à plat. Mais mon Lac tu t'en fous, y'a longtemps que tes enfants mangent plus de mets régionaux. Le Lac j'y vois plus le fond ni l'horizon. Je suis dans la brume.

Moi, le Lac, j'avais des rêves insensés. J'ai voulu te battre mon Lac devenir plus grand que toi m'étendre dans la vie aussi bien que toi. C'est pas ça qui est arrivé mon Lac, je suis resté qu'une goutte, une goutte qui attend sur le comptoir d'être séchée. Tu vois

---

<sup>5</sup> Personnes qui descendaient les billots de bois sur les rivières.

mon Lac les métaphores à la va-vite ça te donne pas ta place. C'est difficile de dire ce qui se dit pas sur le Lac les problèmes de consanguinité ces êtres déformés jamais vus. Les pur-sang si belles qu'elles vous jettent à terre. Je suis à bout comme protégé dans une anse j'ai peur d'aller plus avant. Je veux des bateaux du vent et des hirondelles, je me suis trouvé un cap, je vois le Lac. J'ai écrasé un moustique rempli de sang mon pull est taché. J'entends les corbeaux, une scie mécanique. La gardienne du Lac lit *Bel-Air* de Maupassant. Sur la plage dans la baie une porte moustiquaire claque, y'a des moutons sur le Lac. Je couche avec le Lac il m'enveloppe dans ses flots m'abrite comme avec un édredon. Je partirai, oui je partirai pour... Il me semblait bon le Lac je croyais que c'était une manière de s'en sortir je reste prisonnier. Pourquoi je me torture avec ce Lac maintenant si loin.

Toujours ce bleu, ce bleu profond à l'âme ce bleu qui ne guérit pas qui s'attache et se détache autour de moi, il part pour mieux revenir, me ramène ces maudits souvenirs. Ce bleu fugace comme un flash. C'est pas un voyage au Lac qui va régler le sentiment d'être enseveli sous les injures cette impression d'être rien pas même une goutte dans le lit du Lac. Le ciel est couvert je rame pendant qu'un autre écope. J'ai peur très peur. Mon histoire une histoire de canot brisé cassé sur le Lac déchaîné.

Le Lac se laisse sentir, observer, éblouit les yeux de ceux qui n'ont qu'un été au nord. Je me décourage le Lac, je me décourage de voir le bout de mon malheur. T'es ailleurs mon Lac, tes images mon Lac, ta nature me fait mal. J'irai me perdre saudit Lac. J'irai me perdre à ton large me perdre à ta féerie, me perdre tout court et ne jamais me retrouver. Mon Lac et ses épinettes, mon Lac sans érables. J'ai jamais su si les outardes s'arrêtaient au Lac. Je toucherai jamais le fond même lesté. J'y arriverai pas je serai mort avant. Mes eaux sont troubles et la terre est mouillée. Je souffrirai quand même près de toi mon Lac à se noyer dedans. Tout ce que je t'écris mon Lac c'est comme si c'était resté là, les odeurs de ferme, les saveurs aussi. Les feux de forêts avant les bleuets c'est pour ça que je brûle, je brûle pour mieux voir le bleu des eaux du Lac. T'as pas besoin de personne pour aller faire ricocher les galets. Je veux t'arracher de mon cœur t'es à cent lieues. Je veux me rapprocher de ma douleur. C'est trop calme mon Lac, y'a pas de tempête, pas de grêlons juste des nuages qui passent comme de longues heures. Je cherche le Lac,

je cherche... Le monde est arrêté, y'a rien plus rien que des nuages gris jusqu'à toi mon Lac, ça cafouille, ça crache, c'est que des sursauts mon Lac avant que je te laisse seul. Je t'arrache mon Lac, mon Lac à émotions moi si opaque je passe de rive en rive m'échoue et repars.



## Serge Bonnery | Changer d'heure



### À propos de l'auteur

*Créateur et animateur du site L'Epervier Incassable (lepervierincassable.net). A publié trois récits : Une Patience et Les Roses Noires aux éditions de l'Amourier ; Le temps d'un jardin aux éditions Le Temps qu'il Fait. Egaleme nt auteur de Tryptique pour Claude Simon (tentative de reconstitution d'une lecture des Géorgiques) aux éditions Libre d'Arts ; et plus récemment de Claude Massé, l'homme liège (conversations avec un créateur) aux éditions du Trabucaire. En poésie, a publié dans les revues Friches, La Sape, Parterre Verbal, Lieux d'être, Septimanie, Coup de soleil. Photographie de l'auteur : Mélina La !*





## 1

Sans repère, avec pour seul appui un souvenir diffus, je m'étais résigné à abandonner à mes pas le soin de me guider quand, après avoir gravi avec détermination les premiers mètres d'un chemin montant, je me suis retrouvé au milieu d'une friche balayée par le vent où plus aucune trace d'une présence ne subsiste aujourd'hui. Nonobstant, je me suis surpris à sonder le sol autour de moi dans l'espoir que surgisse, d'entre les touffes affolées par les bourrasques, quelque objet d'un jadis qu'un miracle de la nature aurait fossilisé.

Je dus me résigner à accepter quelques résidus de ferraille et tessons de bouteille épars comme témoins ultimes d'une activité révolue. Autant dire : rien. Et pourtant, la manifestation subreptice d'un souffle concourut à forger en moi la conviction que là était le lieu. D'abord frappé de stupeur, je savourai ensuite, adossé à un cyprès sans âge, la fascination qu'exerçait sur moi ce lopin soustrait au monde par la main des hommes qui l'avaient modelé.

## 2

Je me suis éveillé le lendemain avec le sentiment de m'être rapproché de moi-même. Marcher dans les pas de ses aïeux dépose en vous la force cachée des choses souterraines. Le plus triste, me dis-je, est d'avoir perdu leur voix, de ne plus les entendre s'exprimer dans leur langue impeccable.

Il y a peu de temps encore, je n'aurais imaginé revenir un jour dans le village où je suis né et, à l'invitation d'amis qui me sont chers, m'installer dans une des chambres du château que j'ai peut-être visité, enfant, accompagné par mon arrière-grand-père. Il était, me dit-on, un camarade du châtelain de l'époque. Je ne puis cependant être sûr de rien. Et si je cherche avec obstination à

retrouver les bribes d'une matière qui se dérobe à toute saisie, je ne puis me tourner que vers la littérature. Elle seule a le pouvoir de reconstituer le souvenir de quelque chose qui n'a pas existé.

Hier, dans la friche que nous appelions entre nous la « vignette » parce qu'il s'agissait en effet, à l'époque, d'une vigne s'étendant sur quelques pauvres ares, j'ai vu, de mes yeux, la maison que j'aurais pu construire là en remplacement de celle où j'avais grandi et qui avait été vendue. Cette maison, seulement bâtie dans mon rêve et que je n'ai cessé de regarder tout le temps que je suis demeuré sur le lieu de son inexistence, il se peut qu'inconsciemment, j'en sois devenu le gardien.

Je tiens toujours serrées contre ma poitrine les absences qui m'ont façonné.

### 3

Au moment où je m'y attendais le moins, sa silhouette m'est apparue. C'était au détour du chemin que nous emprunions à bicyclette lorsque j'étais enfant. Il avait conservé les traits que je lui avais connus. Le port de tête droit des hommes qui ont tout perdu sur un champ de bataille et qui n'en diront rien. Le secret habitait son visage. Son regard blanc plongeait dans la transparence du ciel.

On ne devrait jamais dormir loin de ses morts, plutôt leur tendre une main secourable et disparaître dans les plis de leur silence. Ils regardent le monde duquel une main anonyme les a délivrés. Ils nous observent, dissimulés derrière des volets mi-clos. Ils sont assis à la fenêtre dont ils ont écarté les rideaux. Je les sens près de moi. Ils glissent sous ma peau les signes tangibles de leur amour.

Par je ne sais quel sortilège, leur rencontre m'a projeté hors du temps. La légèreté de ma présence au monde m'entraîne malgré moi maintenant dans la danse folâtre du vent.

*1<sup>er</sup> novembre 2017*

## Ingeborg Bachmann | La traille



### À propos de l'auteur

*Née en Autriche en 1926, elle est l'un des auteurs de langue allemande les plus importants de la seconde moitié du vingtième siècle, autant pour son œuvre poétique que narrative. La Traille est sa première publication dans une revue de Klagenfurt en 1946.*



Au plus fort de l'été, le fleuve, porté par sa pente, est un chant aux mille voix dont le grondement emplît le pays alentour. Mais près de la rive, il est plus tranquille et murmure, comme absorbé en lui-même. Il est large et sa force qui s'étend au milieu du pays signifie la séparation. Vers le nord, la vallée est sombre et dense, proches, les collines se succèdent, couvertes de forêts qui s'y accrochent en voûtes ascendantes, et au loin s'élèvent les hauteurs plus escarpées qui, les jours clairs et cléments, dessinent un arc tendre vers l'intérieur des terres. Au-dessus du fleuve, dans le premier obscur de l'étroitesse boisée, se dresse le manoir. Le passeur Josip Poje le voit chaque fois qu'il fait traverser les hommes et les charges. Il ne cesse d'être là devant lui. Il est d'une blancheur brûlante qui soudain flamboie devant ses yeux.

Les yeux de Josip sont jeunes et perçants. Il voit quand, au loin, les branches ploient dans les fourrés, il flaire les hôtes de la traille, que ce soient les tresseuses de panier qui vont chercher l'osier sur l'autre rive, ou bien les artisans. Parfois, c'est un étranger qui arrive ou des groupes d'hommes riant fort accompagnés de femmes radieuses aux habits bigarrés.

L'après-midi est d'une chaleur torride. Josip est seul avec lui-même. Il se tient là, debout sur la passerelle qui, de la rive, franchit la longue étendue de sable mou. L'embarcadère est construit dans la solitude des broussailles encombrées de sable et de pierres qui s'étendent jusqu'à se changer peu à peu en prairies et champs. Le regard n'embrasse pas la rive, il se noie chaque fois dans les fourrés que parcourent comme de fraîches cicatrices de petits chemins tracés récemment dans la terre. Seule l'alternance des nuages, en ce jour instable, apporte quelque changement. Sinon, le calme est pesant, la chaleur et son silence imprègnent toutes choses.

Une seule fois Josip se tourne et regarde le manoir sur l'autre rive. L'eau s'étend entre eux, mais il aperçoit le « maître » debout derrière une fenêtre. Lui, Josip, peut rester des heures entières immobile, debout ou allongé, il peut jour après jour écouter la même

eau chanter, mais le maître, dans la maison blanche qu'ils appellent parfois le « château », doit porter en lui une certaine agitation. Il se tient tantôt à une fenêtre, tantôt à une autre ; parfois il descend à travers la forêt si bien que Josip pense qu'il va vouloir traverser le fleuve, mais le maître lui signifie que non autant que le grondement de l'eau le permet. Il erre le long de la rive et s'en retourne. Josip voit cela souvent. Le maître est très puissant, il inspire la crainte et le désarroi, mais il est bon. Tous le disent.

Josip n'a plus envie de penser à cela. Son regard scrute les chemins. Personne en vue. Il rit. Il a désormais ses petites joies. C'est déjà un homme, mais il prend toujours plaisir à chercher des galets dans le sable. Il marche avec circonspection dans le sable humide et meuble. Il soupèse la pierre dans ses mains, puis en se penchant lance son bras et le caillou présomptueux fend l'air en sifflant au-dessus des ondes, rebondit une fois, deux fois. Trois fois. Si Josip persévère, les pierres peuvent ricocher huit fois. Encore faut-il qu'elles ne soient pas trop lourdes.

Heure après heure, le temps s'écoule. Le passeur est depuis longtemps déjà un rêveur muet et renfermé. Le mur des nuages grandit au-dessus des montagnes lointaines. Peut-être l'éclat du soleil va-t-il bientôt disparaître et tresser des liserés d'or dans les palais de brume blanche. Peut-être Maria viendra-t-elle alors aussi. Elle viendra tard, une fois de plus, et portera dans son panier des baies sauvages et du miel et du pain pour le maître. Josip devra lui faire traverser le fleuve et il la suivra des yeux quand elle rejoindra la maison blanche. Il ne comprend pas pourquoi Maria doit apporter toutes ces choses dans la maison du maître. Qu'il envoie donc ses gens !

Les fins d'après-midi apportent la confusion. Les doutes se dissipent avec la fatigue. Les pensées empruntent des chemins secrets. Le maître n'est plus jeune. Il ne nourrit sans doute plus d'exigences aussi douloureuses que celles du jeune Josip. Pourquoi Maria doit-elle penser à lui, alors que lui ne se soucie pas d'elle, mais pense à de grandes choses qui sont incompréhensibles et sombres pour elle ! Elle a beau aller chez lui très souvent, il ne la verra pas si elle ne dit mot. Il ne comprendra pas ses yeux et la renverra, elle et son silence. Il ne saura rien de sa tristesse ni de son amour. Et l'été passera, et en hiver Maria devra danser avec lui.

Les mouches et moucherons, qui s'animent tant après le coucher du soleil, commencent déjà à s'agiter. Ils cherchent inlassablement en dessinant dans l'air des cercles tranquilles jusqu'à se rencontrer soudain. Puis ils se détachent et reprennent leur vol, jusqu'à ce que tout cela se répète. Quelque part, des oiseaux chantent encore, mais on les entend à peine. Le grondement du fleuve est espérance qui étouffe tout le reste en soi. C'est un tumulte plein d'appréhension et d'excitation. Une fraîcheur se lève avec, en elle, un penser morose. Même aveugle on verrait la tache blanche du mur sur l'autre rive briller à travers la forêt.

Le soir est là. Josip songe à rentrer à la maison, pourtant il attend encore. C'est difficile de prendre une décision. Voilà qu'il entend à présent Maria qui arrive. Il ne regarde pas dans sa direction, il ne veut pas regarder, mais les pas en disent assez. Elle le salue hésitante et embarrassée. Il la regarde.

« Il est tard, dit-il. Sa voix est pleine de reproche.

— Tu ne fais plus passer ?

— Je ne sais pas, réplique-t-il. Où veux-tu encore aller ? »

Il est dominé par une inflexibilité étrangère.

Elle n'ose pas répondre. Elle est devenue muette. Le regard de Josip est un verdict. Il remarque qu'elle ne porte rien. Elle n'a ni panier, ni sac, ni foulard arrondi en baluchon. Elle n'apporte qu'elle-même.

Cette fille est une écervelée. Il est très étonné et ne la comprend pas et la méprise un peu. Mais les nuages ont revêtu leur liseré de braise. Les vagues dans le courant sont plus lentes et plus larges que durant le jour, les remous au milieu plus sombres et plus dangereux. Personne ne se risquera à présent sur l'eau en bateau. Seule la traïlle est sûre.

Le vent caresse le front brûlant de Josip sans l'apaiser. Une excitation qui l'irrite le jette dans le trouble. Le câble de la traïlle produit le lien, résout l'insondable profondeur et fait signe en ligne droite et infailliblement vers l'autre rive, vers la maison blanche.

« Je ne fais pas passer, dit-il à Maria en signe de refus.

— Tu ne veux pas ? »

Un pressentiment saisit la jeune fille. Elle lève et agite une petite bourse, jubilante : « Je te paierais deux fois plus ! »

Il rit, délivré : « Tu n'auras pas assez d'argent. Je ne fais plus passer. »

Pourquoi reste-t-elle plantée là ? Le bruit des pièces sonnantes et trébuchantes s'évanouit. La confiance et la prière se lisent sur son visage. Cela renforce le refus et le reproche de Josip.

« Le maître ne te regardera pas. Ta robe n'est pas élégante, et tes souliers sont grossiers. Il te chassera. Il a d'autres pensées en tête. Je le sais, car je le vois chaque jour. »

Il inquiète la fille. Après une minute de réflexion, elle a les larmes aux yeux.

« En hiver, le maître ne sera plus là. Il t'oubliera vite. »

Josip est un mauvais consolateur. Il est soucieux. Il va quand même lui faire traverser la rivière. Le désarroi grandit sur son visage. Il regarde à terre. Mais il n'y a rien d'autre à voir que la profusion du sable. Un beau projet se dissout dans la vacuité d'un regard fixe et indécis.

Maria se tourne lentement pour partir ; pour la seconde fois en ce soir d'été, il ne la comprend pas.

« Tu t'en vas ? » demande-t-il.

Elle s'arrête. Il se réjouit.

« Je vais bientôt partir moi aussi.

— Vraiment ? »

Il s'affaire sur la traîlle. « Je pense à l'hiver. Tu danseras avec moi ? »

Elle regarde la pointe de ses souliers.

« Peut-être... Je veux rentrer maintenant. »

Un instant plus tard, elle est partie. Le passeur Josip Poje pense qu'elle est peut-être triste malgré tout. Mais l'hiver sera gai. Josip cherche une pierre et la lance sur l'eau. Le fleuve est étrangement trouble et dans le soir terne les vagues ont perdu leur couronne d'écume argentée. Ce ne sont plus qu'un grand flot gris qui s'enfonce avec force dans le pays et signifie la séparation.

*Traduction de Françoise Rétif*



## TABLE DES MATIÈRES

<b>Laurent Margantin   Préface</b>	<b>5</b>
<b>Franz Kafka   L'enfant fantôme</b>	<b>7</b>
<b>Lucien Suel   La maison hantée</b>	<b>15</b>
<b>Laurent Margantin   Entrer à Jean Vilar</b>	<b>21</b>
<b>Antoine Brea   Zborowski</b>	<b>31</b>
<b>Claudine Chapuis   Maria au fichu bleu entre vingt et trente sur le parvis de la gare</b>	<b>39</b>
<b>Pierre Cendrin   Orthopédie(s)</b>	<b>45</b>
<b>Noëlle Rollet   Passages</b>	<b>59</b>
<b>Renaud Schaffhauser   Hôtel Pelikan</b>	<b>65</b>
<b>Grégory Hosteins   Les nuits claires</b>	<b>75</b>
<b>Serge Marcel Roche   Notes à propos d'un paysage</b>	<b>87</b>
<b>Bernard Saulnier   Lettre au lac</b>	<b>93</b>
<b>Serge Bonnery   Changer d'heure</b>	<b>103</b>
<b>Ingeborg Bachmann   La traïlle</b>	<b>107</b>